God.
Fr 270.6
Rev/One
101930

THE
ASIATIC SCOIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

# LA
# QUESTION RELIGIEUSE
## ET LA
# SOLUTION PROTESTANTE

COULOMMIERS. — TYP. PAUL BRODARD.

EUG. RÉVEILLAUD

# LA QUESTION RELIGIEUSE ET LA SOLUTION PROTESTANTE

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS
GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, RUE DE LA PAIX, 2

1878

00101930

# PRÉFACE

Ceci est une œuvre de bonne foi, mais n'est point une œuvre de foi. L'auteur n'est pas un croyant. Il souhaiterait de l'être; mais on ne commande pas plus à sa raison qu'on ne transige avec sa conscience. L'auteur n'appartient non plus à aucune Église. Né et élevé dans le catholicisme, il en a, de bonne heure, abjuré les pompes et les œuvres; il est ce qu'on est convenu d'appeler un libre penseur, et la vérité est qu'il appartient, soldat obscur, à cette légion heureusement nombreuse des fanatiques de la liberté de conscience, du progrès de l'esprit humain, de l'honneur et de la gloire de la patrie.

Son témoignage en faveur du protestantisme

sera d'autant moins suspect qu'il est plus désintéressé et plus spontané. Encore une fois, ce livre n'est pas une œuvre de propagande religieuse, mais un essai de préservation sociale. Il pourra choquer, parmi les protestants mêmes, des hommes pieux et sincères, qui répugnent aux moyens humains pour l'œuvre d'évangélisation. L'auteur n'a point à s'arrêter devant ces scrupules, étrangers à l'objet de son ouvrage. Il parle en politique, non en apôtre. Quand l'élan sera donné, le mouvement commencé par les politiques, les apôtres viendront, s'ils veulent. Ils amèneront à leur foi tout ce qu'ils pourront de l'Église de multitude. Qu'on débarrasse d'abord le champ des plantes malsaines, des bruyères envahissantes! Qu'on fasse place nette des abus criants, des superstitions dangereuses! sèmera ensuite qui voudra, l'idée religieuse.

# LA

# QUESTION RELIGIEUSE

ET LA

# SOLUTION PROTESTANTE

## CHAPITRE PREMIER

Trois questions. — La question religieuse. — Libéralisme, cléricalisme. — Un réquisitoire nécessaire. — Le péril clérical. — Il menace la société, la famille, la patrie.

L'évolution de l'humanité s'accomplit autour de trois grandes questions, auxquelles on peut rattacher toutes les autres :

La question sociale,

La question politique,

La question religieuse.

Ces trois questions, qui correspondent aux trois aspects de la sociabilité humaine, seront éternellement posées et jamais parfaitement résolues. Mais chacune d'elles, en dehors de la solution idéale,

absolue, que nous n'atteindrons point, comporte des solutions relatives qui peuvent nous suffire, et la conquête de ces solutions relatives marque quelquefois, pour plusieurs siècles, les étapes en avant de l'humanité. La Révolution française a été une de ces étapes. Si elle n'a pas tranché définitivement la question sociale, elle a du moins fourni tous les termes de la solution. En dégageant du chaos des intérêts en conflit les principes de l'égalité et de la liberté, elle a donné au monde moderne la formule de son émancipation. A ce point de vue relatif où nous nous plaçons, il est vrai de dire qu'il n'y a plus, depuis 89 et pour longtemps, de question sociale principale ; il y a des questions sociales secondaires, qui se dénoueront au fur et à mesure de l'affirmation précise des besoins des diverses classes et par l'unique moyen de la liberté.

La question politique nous apparaît également comme tranchée, ou peu s'en faut. Là encore, l'œuvre de la Révolution a abouti. Quatre-vingts ans d'une gestation laborieuse, marquée de révolutions et de réactions plus ou moins violentes, ont donné à la France le suffrage universel, le régime parlementaire, le *self-government*. La République a été, depuis plusieurs siècles, l'idéal des penseurs, le

but sublime où tendaient les efforts de l'humanité. Nous la tenons, nous ne la perdrons plus. L'effarement des anciens partis est un signe assez certain de notre victoire. Que si, par impossible, nos libres institutions venaient à disparaître dans une tourmente, par quelque attentat des factions, nos enfants sauraient bien reconquérir par la force ou par la loi leur héritage odieusement ravi. La liberté, comme le dieu de l'Inde, a ses avatars, et elle n'apparaît jamais plus vivante et plus radieuse qu'à l'heure où on la croyait blessée à mort.

A la suite de la question sociale et de la question politique résolues, ou près de l'être, la question religieuse se pose. Il serait mieux de dire qu'elle se dresse. L'effacement des deux premières la fait apparaître à toute sa hauteur. Ne sent-on pas qu'elle nous domine de toutes parts et que là sera le champ de bataille de l'avenir? Les forces, les actions contraires, qui étaient engagées naguère dans la lutte sociale et dans la lutte politique, se donnent rendez-vous sur ce nouveau terrain. Les mêmes combattants sont en présence : d'une part,

les pionniers de l'idée moderne, les défricheurs du progrès; les laborieux forgerons du monde à venir; d'autre part, tous les représentants du vieux monde, les champions de la légitimité, les féaux du trône et de l'autel, les chevaliers de « l'ordre moral »; l'autorité contre la liberté, le dogme imposé contre le libre examen, le *Syllabus* contre l'esprit du siècle, le spectre obstiné du passé qui ne veut pas disparaître contre le génie du monde nouveau qui sent croître ses ailes et prend son vol à travers les espaces.

---

Le cléricalisme tend à devenir, il est devenu déjà le guidon de ralliement de tous les partis politiques défaits. Légitimistes, orléanistes, bonapartistes, tous espérant profit de l'alliance du clergé, ont accepté le mot d'ordre de Rome, se sont agenouillés pieusement au pied des autels, ont reçu l'eucharistie à la sainte table. Touchante communion de la haine! Et comme le sacrement ne saurait être complet sans victime, ces dévots officiants préparent, en guise de sacrifice propitiatoire, l'étranglement de la République et des libertés.

Le danger est-il imaginaire? Nous l'avons dit :

nous ne craignons pas pour la République; mais nous craignons pour la liberté; nous craignons pour les conquêtes civiles de la Révolution.

Ce n'est pas tant, en effet, à la forme actuelle de gouvernement qu'à ces conquêtes civiles que les cléricaux en veulent. Au besoin, ils s'accommoderaient de la République, s'ils étaient assurés de la pouvoir dominer et gouverner, comme il leur est arrivé dans maint État de l'Amérique du Sud, et par exemple dans cette République de l'Équateur, dont le président et les Chambres envoient, chaque année, au pape, la dîme des revenus publics. Nous venons de subir en France, après le 24 mai 1873 et depuis le 16 mai 1877, un double essai de République cléricale. Royalistes et bonapartistes, nous l'avons vu, se sont fraternellement rangés sous cette bannière de « l'ordre moral » dont le cléricalisme tenait la lance. Ce que fut ce régime, on ne l'a pas oublié, et comme il justifia le nom qui lui fut donné de « gouvernement de combat »! Il conduisit, en effet, une campagne acharnée contre toutes nos libertés civiles, municipales, de conscience. Le succès ne répondit pas, heureusement, à l'audace de ses projets : il fut renversé par le pays avant d'avoir pu mener à fin l'œuvre contre-révolutionnaire qu'il

avait entreprise. Mais nous ne sommes pas garantis contre ses retours offensifs, et si, par notre faute et pour le malheur du pays, le parti clérical remonte au pouvoir, craignons de retrouver son audace enflée et son acharnement accru contre ces libertés qui l'ont, une première fois, mis en échec.

LIBÉRALISME, CLÉRICALISME. — D'ici peu, tous les partis, en France, toutes les tendances particulières prendront position sous l'une ou l'autre de ces enseignes. C'est ainsi déjà en Belgique, où *catholiques* et *libéraux* sont aux prises, depuis que la nation a conquis son indépendance. C'est ainsi en Italie ; c'est ainsi en Espagne, chez tous les peuples de race latine et de religion catholique. Partout le duel est engagé : le fer se croise contre le fer. Qui reçoit les coups ? Le plus souvent, hélas ! la patrie.

Certes, si la paix était possible entre les deux tendances, nous serions des premiers à demander un désarmement. Mais non ! en dépit qu'on en ait, il n'est pas de conciliation possible entre la bouche qui dit : Liberté ! et la bouche qui crie : Anathème ! Il faut, pour que la paix soit possible et durable, qu'un des deux adversaires succombe désarmé. Qui triomphera définitivement ? Le doute ne nous vient pas même à la pensée. Le clérica-

lisme sera défait dans cette lutte corps à corps. Ce n'est qu'une question de temps, d'années, peut-être, hélas ! de siècles. Notre nation épuisera peut-être à cette lutte toutes ses forces vives, toutes ses énergies natives ; mais elle se relèvera, ayant au front l'auréole de sa victoire pour le progrès et pour la liberté. C'est en vue de hâter l'heure de cette victoire glorieuse, d'abréger la période douloureuse des crises, que ces pages sont écrites.

---

Rappelons tous nos griefs contre le cléricalisme ! Faisons une fois de plus ce réquisitoire nécessaire !

Le cléricalisme est un danger pour la société civile.

On l'a remarqué déjà, l'Église romaine a suivi, dans son développement à travers les siècles, une direction constamment contraire à la marche des sociétés. Démocratique à ses origines, oligarchique, on pourrait dire *monarchique constitutionnelle* au Moyen-Age, elle est organisée aujourd'hui sur le modèle d'une pure autocratie ; et tandis que les sociétés politiques tendent de plus en plus à réaliser cet idéal du gouvernement de tous par tous, l'Église, c'est-à-dire l'assemblée des fidèles catholi-

ques, a complétement abdiqué ses droits, ses franchises aux mains d'un seul homme, proclamé infaillible, et par cela même quasi-Dieu. Aujourd'hui, ce pouvoir des papes, débarrassé de tout contrôle et de toute entrave, ayant fait l'unité dans l'asservissement, appuyé sur la milice dévouée des jésuites, ces janissaires de l'ultramontanisme, et commandant à l'armée disciplinée et obéissante des prêtres de tous pays, — ce pouvoir constitue, dans la sphère spirituelle, le despotisme le plus énorme, la théocratie la plus absolue qui soit au monde.

Ce ne serait rien encore, et l'on pourrait en prendre son parti, si cette théocratie toute-puissante bornait son domaine au spirituel, ses prétentions à la domination des âmes. Mais quand on tient les âmes dans une dépendance si étroite, quand on s'est attribué sur elles toute direction, toute autorité, il est bien difficile qu'on ne prétende pas en même temps à la conduite des corps, à la domination sur le temporel universel. Les grands papes du moyen âge, Grégoire VII, Innocent III, alors même que la papauté était fortement assise et, dans l'ordre spirituel, soumise au contrôle des conciles, aspiraient déjà à l'empire universel ou du moins à la direction suprême des empires. Le pontife infaillible d'au-

jourd'hui peut, plus logiquement encore, arborer cette prétention. Directeur suprême des consciences, dominant toutes les âmes de la hauteur de son infaillibilité, de sa sainteté, il est dans la logique de son dogme en exigeant de tous les fidèles qu'ils subordonnent l'obéissance aux lois faillibles de l'État à l'obéissance aux ordonnances infaillibles qui sont lancées de la chaire de Pierre. Si la loi civile dit oui sur un point et que, sur ce même point, la loi théocratique dise non, la première doit s'incliner devant la seconde. Le pape, pouvant tout lier et tout délier sur la terre, peut délier les sujets du serment de fidélité aux rois, peut faire un devoir aux citoyens de l'insoumission aux lois.

La société civile est donc menacée par cette prétention directement contraire à son principe.

Sans doute, dans la pratique, et bien que l'état de guerre soit latent, nous n'avons pas encore touché tous les effets de cette prétention. Mais ne voit-on pas pourtant qu'il ne tient qu'à un accident que tous ces effets se produisent? Que si la papauté est présentement obligée de compter avec les résistances que lui opposent encore les peuples et les gouvernements, tout son effort, tout l'effort de son innombrable milice tend à vaincre et à supprimer

ces résistances. Supposez — et cela pourrait se voir, cela s'est vu, — le parti ultramontain arrivant au pouvoir dans un État de population catholique. Vous pourrez avoir encore des apparences de gouvernement, de Parlement, de chefs d'État; aussi bien toutes ces autorités ne seront-elles que des lieutenances du pontife infaillible; et c'est la curie romaine, la congrégation de l'Index, le général des jésuites qui gouverneront en réalité au nom et sous les auspices du Saint-Père.

Il est possible que les peuples n'en arrivent jamais à ce degré de servilité, à cette abdication complète de leurs droits; mais que d'abdications partielles peuvent être consenties! que de conquêtes singulières peuvent êtres faites par l'esprit clérical! — C'est la liberté des cultes qui sera restreinte; ce sont les droits de réunion et d'association qui ne s'exerceront qu'au profit des adeptes de la secte; ce sont les franchises de la pensée libre qui seront atteintes; c'est le mariage religieux qui sera rendu obligatoire; c'est le régime des annates, des prébendes et de la main-morte qui sera ressuscité; c'est l'éducation des jeunes générations qui sera livrée en monopole aux Révérends Pères, etc.

Et qu'on se dispense de crier à l'impossibilité, à

l'exagération ! Qu'on veuille bien considérer le chemin déjà parcouru, les progrès faits par le cléricalisme depuis soixante ans ! C'est à pas de géant que la secte a marché.

Toute notre législation protectrice du commencement de ce siècle est devenue lettre morte. Le Concordat et les articles organiques sont violés tous les jours. Contre les usurpations sans nombre de l'épiscopat, l'État n'a que l'insuffisante ressource de l'appel comme d'abus et craint d'en user. « L'attentat aux libertés de l'Église gallicane » est devenu une formule creuse, une matière à railleries ecclésiastiques. Les évêques fulminent dans leurs mandements, les prêtres dans leurs sermons, contre l'esprit moderne, dénoncent le régime sous lequel nous vivons comme une source de malheurs publics et privés. Le sol de la France se couvre d'associations cléricales de tout genre. Les congrégations de moines et de religieuses y pullulent. La statistique qui va en être dressée par les soins du gouvernement révélera, en l'atténuant peut-être, le nombre immense d'hommes et de femmes qui sont retenus aujourd'hui dans les liens monastiques; mais, par les renseignements qu'on possède déjà, on peut affirmer que ce nombre est supérieur à ce

qu'il était avant la Révolution. Les biens de mainmorte sont rétablis : l'argent afflue aux fondations *pieuses* et aux couvents, pendant que le clergé continue d'émarger largement au budget de l'État. Les jésuites se moquent impunément des ordonnances et des lois qui leur interdisent le territoire français. La loi sur l'enseignement secondaire de 1850, la loi sur l'enseignement supérieur de 1874, ont livré à la dangereuse société l'éducation de la moitié des fils de la vieille bourgeoisie. Par les ignorantins qui prolongent les jésuites, par les prêtres qui sont leurs alliés et dont le nombre a aussi plus que doublé depuis soixante ans [1], l'éducation des fils du peuple leur est aussi pour une grande part abandonnée. Cette engeance dangereuse, qu'inspire l'esprit du *Syllabus*, qu'irrite une soif immense de domination, arrive, à pas tortueux, à ses fins, qui sont d'envelopper la France dans un filet de mailles serrées où se débattront en vain, sous la lourde étreinte cléricale, sa force et son génie.

1. Comme exemple de cette multiplication du clergé séculier, nous citerons le canton de Matha (Charente-Inférieure), qui, au temps de la Restauration, ne comptait encore que deux curés ou desservants ; il n'en compte pas moins de 10 à 12 aujourd'hui

Aveugle qui ne voit point le danger, et bien léger d'esprit celui qui ferme les yeux pour ne point le voir ! Attendra-t-on, pour courir au secours de la société civile, que le cléricalisme ait emporté d'assaut la citadelle qui protége les principes de notre droit public et constitutionnel ? Et nous, gardiens de cette citadelle, comment pouvons-nous nous endormir dans une quiétude dissolvante, au son de ce bélier qui bat incessamment nos tours, emportant chaque jour quelque pierre par où se fera la brèche qui l'introduira définitivement dans la place?

Comme il est un danger pour la société, le cléricalisme — et ici il serait peut-être plus exact de dire : le catholicisme — est un danger pour l'individu, pour la famille.

Nous entendons les protestations :

Qu'osez-vous dire ? Le catholicisme n'est-il pas, dans notre pays, le meilleur soutien des bonnes mœurs? Le prêtre, qui cimente les unions, n'en trace-t-il pas les devoirs ? Ne prêche-t-il pas la soumission des enfants aux parents, la bonne har-

monie des ménages ? N'encourage-t-il pas aux bonnes œuvres ? N'enseigne-t-il pas, par la parole, si ce n'est toujours par l'exemple, la charité, le pardon des injures, la probité, etc. ?

Ces objections ne nous touchent point. Toutes viennent de la confusion qu'on veut faire entre la religion, que nous n'attaquons point, et le catholicisme frelaté, corrompu, que nous dénonçons. Qu'on dégage du catholicisme cette sorte de fonds commun qui appartient à toutes les religions, on pourrait dire à toutes les morales ! Qu'on examine ses traits particuliers, qu'on recherche son caractère distinctif ! Que trouve-t-on ? Nous allons le dire.

On trouve : Un culte qui énerve l'âme, s'adressant aux sens, non à la raison ; une liturgie barbare, faite d'oremus et de chants en une langue morte dont la masse des fidèles a perdu le sens ; des rites bizarres ou enfantins, où l'ornementation luxueuse, bannières, trônes, mitres, chapes d'or, encensoirs, dissimule à peine le paganisme grossier des symboles ;

Une dévotion qui consiste essentiellement en pratiques et qui trouve avec le ciel une foule d'accommodements ingénieux ;

Des sacrements, dont quelques-uns sont puérils, comme la confirmation ou l'extrême-onction ; d'autres insupportables pour la raison, comme l'*Eucharistie*, qui livre un Dieu charnel à l'appétit quotidien d'un peuple de théophages ; comme le baptême, obligatoire pour les enfants mêmes, sous peine des limbes ; d'autres enfin dangereux, comme l'*Ordre*, qui crée une caste anti-laïque, un sacerdoce de célibataires ; comme la confession auriculaire, qui remet aux prêtres la direction suprême des consciences et livre à leur sagacité les secrets les plus intimes des familles.

On trouve : la morale accommodante que les disciples de Loyola ont mise en honneur ; la distinction des péchés mortels et des péchés véniels, et, dans le rang des péchés mortels, le manquement aux prescriptions de l'Église, telles que le maigre du vendredi, le jeûne du carême, des Quatre-Temps et des vigiles, péchés mortels dont on se lave d'ailleurs par des dispenses à prix d'argent.

On trouve : les « miracles du jour », dont l'*Univers* « colle les affiches » ; les demoiselles La Merlière, se révélant aux petits bergers et prophétisant la maladie des pommes de terre, si le peuple ne se repent ; les pèlerinages qui vont à la suite ; les

processions, où se déploient les bannières et se succèdent les statuettes des corporations, pareilles à ces processions de la Chine où l'on exhibe les dragons et les poissons sacrés.

On trouve : Le culte des saints, des patrons célestes, de ces demi-dieux innombrables qui, depuis Cucufin jusqu'à Labre, peuplent, par milliers, l'empyrée et dont l'office est d'insister auprès de Dieu pour obtenir de lui les grâces qu'il refuserait aux supplications directes des fidèles ;

L'idolâtrie nouvelle de Marie, conçue sans péché, comme il a été réglé depuis vingt-trois ans, beaucoup plus invoquée aujourd'hui que Dieu le Père, et à qui, comme au Sacré-Cœur révélé à Marie Alacoque, sont aujourd'hui le règne, la gloire, les cierges toujours allumés et les « autels privilégiés ».

Faut-il parler du purgatoire, cette ingénieuse invention de l'Église qui contribue à remplir les escarcelles du clergé et fait argent sonnant de la piété pour les morts ? Faut-il parler des reliques, — des indulgences, — et de tous ces engins de l'arsenal de la dévotion : médailles, images, billets pour le ciel, scapulaires, chapelets, rosaires, de toute cette bimbeloterie prétendue pieuse, plus utile pour gagner le ciel, au dire de nos docteurs

modernes, que toute la vertu d'un Épictète, toute la sapience d'un Gerson ou toute la foi d'un Pascal?

Tout ce qui précède est la caractéristique du catholicisme : c'est ce qui lui appartient en propre, avec le dogme de l'infaillibilité du pape et quelques autres institutions que nous avons vues.

Que peuvent devenir, nous le demandons, dans cette atmosphère de superstitions, soumis à ces conditions étranges de sanctification, l'individu, la famille?

Et d'abord, l'individu. Qu'elle est étouffante pour la personnalité humaine, pour les énergies natives, pour les libres initiatives, cette religion romaine, qui prend l'homme au berceau, étreint l'enfant dans l'inflexible étau de ses dogmes, le plie à ses pratiques amollissantes ; qui impose à l'homme de croire, *quia absurdum ;* qui menace, comme d'un péché pouvant entraîner les peines éternelles, toute libre recherche, toute excursion hors de l'étroit chemin tracé par l'Église ; qui interdit à ses fidèles tout commerce avec les théologies, avec les philosophies étrangères, les retenant dans son giron par cette audacieuse maxime : « Hors de l'Église, pas de salut ! » qui les dispense de penser par eux-

mêmes, qui leur indique les lectures permises et range au nombre des lectures défendues, sauf pour quelques privilégiés, jusqu'à la Bible, ce fondement de la foi chrétienne ! Que sera, que vaudra l'homme, livré à cette tutelle jalouse qui multiplie d'autant plus ses précautions, qui ferme d'autant plus soigneusement les jours qui donnent sur le monde extérieur, qu'elle sait que le moindre rayon de lumière venu du dehors peut donner à ceux qu'elle tient captifs un immense désir de délivrance ?

La famille ?

Je me suis demandé souvent, pour m'en tenir à cet exemple, quel peut bien être l'état d'esprit d'un mari, j'entends qui aime sa femme et dont la femme mérite en effet d'être aimée, lorsqu'il songe que tous les secrets de cette femme qui lui est chère, les pensées les plus intimes de son esprit, les scrupules les plus délicats de sa conscience, qui ne lui seraient même pas confiés à lui-même, il est un autre homme qui reçoit tout cela, qui connaît tous les actes de sa vie et qui est en tiers dans la conduite de leur intérieur ! Et combien plus vive doit être son angoisse, si sa femme est douée pour plaire, en pensant que ce tiers, que cet homme est un prêtre, c'est-à-dire un célibataire, qu'il est

jeune peut-être, qu'il a des passions d'autant plus ardentes qu'il a la prétention de les refouler plus profondément dans son cœur!

Le mari prie, supplie qu'on lui épargne cette torture. La femme résiste. L'Église commande : ne doit-elle pas obéir? Le salut de son âme n'en dépend-il pas? Alors c'est le divorce des âmes ; ce sont des disputes où les arguments se croisent, où les têtes s'échauffent. Le ménage se disloque, devient un enfer. Si une paix se fait, elle se signe aux dépens de l'intimité, de l'association des vues, du bonheur domestique. Ici commence la solitude à deux, la pire des solitudes. Souvent aussi, fatigué de lutter, las de trouver entre sa femme et lui cet intermédiaire importun du prêtre, le mari cède, prend son parti. Il se réserve d'aller au café, au cercle, pendant que sa femme ira à la messe. Comme elle a *son directeur*, il veut avoir sa maîtresse... Triste liberté qui commence où le bonheur cesse!

Reste une question, celle des enfants. Le plus souvent, elle se tranche, contre les droits du père, au profit de l'obstination et du fanatisme de la mère. Livrera-t-elle son enfant, son sang, à l'enseignement pervers de l'Université, des écoles de l'Etat? Ce serait l'abandonner au démon. Le mari

cède encore, par fatigue. Il laisse à la mère le soin des enfants, qu'elle transmet au prêtre. Le fils est mis aux jésuites : il restera sous la tutelle des bons Pères, — si indulgents, si doux, si attentionnés, — jusqu'à la sortie du collége ou de l'Université catholique. Dans cet intervalle de temps, les Pères auront su pétrir, préparer cette pâte molle de l'enfant, — *puer... cereus flecti*, — de façon que l'homme en garde l'empreinte et devienne, dans le monde, un féal serviteur de la secte, un instrument de leurs desseins.

La fille, cependant, est mise au couvent. Ce qu'elle y apprend, au point de vue de l'instruction, lui sera un mince viatique. En revanche, son âme impressionnable sera livrée aux influences d'une éducation mystique qui risque de la dévoyer à tout jamais. Et que de jeunes filles, ainsi exaltées par l'éducation du couvent, perdent l'esprit au contact du siècle, au moindre chagrin d'amour s'exaltent, ont des visions, renoncent au monde et, contre le gré de leurs parents, s'enferment dans un cloître et vouent au service de l'Amant mystique leur beauté, leur jeunesse, leurs trésors de tendresse et d'amour. C'est la joie de la famille qui s'en va, c'est la future épouse, la future mère qui se suicide.

Oui, honte à ces cloîtres qui engloutissent tant de bonheur, tant d'espérances, et dont l'air morbide assèche ainsi dans sa fleur la jeune plante d'où devaient sortir des rameaux immortels !

---

Le cléricalisme est un danger pour la patrie.

La patrie est solidaire des individus : elle se ressent de tout mal social et particulier. Est-il possible que l'organisme général ne souffre pas, quand les parties essentielles sont atteintes?

Le catholicisme, nous l'avons vu, a, depuis un siècle, subi des transformations profondes. Au moyen âge et pendant les temps modernes, jusqu'à la Révolution française, son caractère universel (*catholique*, universel) ne l'empêchait pas d'être, en France, une religion profondément nationale. Son clergé se faisait honneur de ce titre de gallican qui depuis est devenu comme une injure et comme une marque d'hérésie. Bossuet, Fénelon étaient de leur siècle, qu'ils contribuaient à illustrer. L'Église donnait à l'État ses grands ministres : Richelieu, Mazarin, Fleury, et ses pires : Dubois. Elle donnait à la philosophie Malebranche, à l'éloquence ou

aux lettres : Massillon, Bourdaloue, Fléchier. Tous ces noms, et d'autres encore, figurent avec honneur dans le panthéon de nos gloires nationales. L'Église française avait ainsi son originalité, sa fibre propre, ses libres allures; elle ne se confondait avec nulle autre. Son épiscopat discutait avec le pape et savait au besoin lui résister. Il n'est pas jusqu'aux ordres religieux, dominicains, oratoriens, bénédictins, qui ne fussent, dans une certaine mesure, indépendants de Rome et travaillés de la noble émulation de concourir à la gloire et à l'avancement de la patrie.

Mais déjà cependant grandit un ordre qui renie ces nationales traditions et qui veut engager l'Église, à sa suite, dans une voie nouvelle et excessive. Les luttes des jésuites contre l'Université, contre les jansénistes, contre les Parlements, contre les rois, contre la papauté même, ont rempli de leurs incidents les deux derniers siècles. Condamnée par tous, honnie de beaucoup, suspecte de crimes politiques et convaincue d'une morale relâchée, la milice de Loyola, qui a juré de refaire l'Église et la société sur le seul fondement de l'obéissance aveugle, s'obstine dans son œuvre et marche en avant, à travers tous les obstacles. Insaisissable comme Protée, elle échappe à l'action de toutes les

lois, et, quand on la croit dissoute, il se trouve qu'elle n'est que dispersée et toujours prête à se réunir au premier signal de son général. — Sa souplesse tant vantée cache d'ailleurs un orgueil immense, et sa politique est faite de défi au moins autant que d'habileté. C'est dans une pensée de défi qu'elle a poursuivi la proclamation des nouveaux dogmes : l'immaculée conception de la Vierge, l'infaillibilité du pape ; c'est dans une pensée semblable qu'elle a dirigé et tenu la main qui signait le *Syllabus*. Et quel défi plus énorme à la raison des fidèles et à la religion elle-même, que ce culte grossier du viscère sanglant de Jésus-Christ, qu'elle a inventé, propagé et qui remplace aujourd'hui pour la grande masse des catholiques la pure et simple dévotion au Dieu vivant, « qui veut qu'on l'adore en esprit et en vérité » ?

La Révolution a favorisé indirectement l'œuvre sacrilége du Gésu. Quand sur l'Église a passé la tourmente, rompant les liens de l'ancienne discipline ecclésiastique, dégageant les moines de leur vœu de célibat, contraignant les prêtres au serment civique, fermant les maisons d'éducation religieuse, brisant les autels, abolissant le culte, l'ambitieuse milice s'offre à rétablir tout cela. Les papes circon-

venus acceptent les services de ces lieutenants empressés, qui s'engagent, en retour du patronage qu'ils obtiennent, à mettre le monde entier aux pieds de la chaire de Pierre.

Encore obligée à composer, à dissimuler ses projets sous le premier Empire, la secte ultramontaine s'étend et gagne sous la Restauration, et, depuis, tous les régimes politiques ont été impuissants à arrêter ses progrès. De ce côté, toute l'œuvre de la Révolution est effacée. A l'abri du régime concordataire reparaissent les pompes du culte, les processions, les pèlerinages, les missions, les colléges de jésuites, les couvents, plus nombreux et plus prospères que jamais. Un soleil de renouveau semble luire pour le catholicisme; on dirait une résurrection; mais cette résurrection a des apparences de sépulcre. Tout est bien ordonné dans la nouvelle Église; « tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans cet air. »

Les caractères les mieux trempés y étouffent. Où sont, dès ce moment, les illustrations appartenant à l'Église et dont puisse s'honorer la nation? Quels noms glorieux d'écrivains, de moralistes, de savants, d'hommes d'État, l'ultramontanisme peut-il nous citer pour nous consoler des atteintes qu'il porte à

l'esprit de liberté? Lamennais est sorti de l'Église en poussant un immense cri de délivrance. Plus près de nous, le P. Hyacinthe l'a quittée aussi en secouant la poussière de ses sandales. Le P. Lacordaire, Ozanam, le P. Gratry, Montalembert ont été sur le point d'en sortir de même, et dom Veuillot, qui s'est constitué l'huissier du sanctuaire, ne demandait qu'à les en chasser par les épaules, et l'évêque d'Orléans avec eux. Le catholicisme libéral, où s'étaient réfugiés les derniers et nobles esprits qui rêvaient et croyaient possible une conciliation entre l'Église et le monde moderne, le catholicisme libéral agonise, chargé des censures et des anathèmes du pape. C'est le pontife infaillible qui veut que l'Église se modèle sur la conception absolutiste et anti-libérale, dût-elle en périr. *Sint ut sunt aut non sint!* Ce qu'un pape avait dit pour les jésuites, d'autres papes le répètent pour l'Église, que les jésuites ont façonnée à leur image. Escobar a vaincu. Sanchez et Filiutius sont maîtres de la place. Arrière les moralistes trop sévères ! arrière les Pères de l'Eglise, les apôtres et les enseignements du Christ !

Soit ! prenons-les comme ils se donnent. Mais quel homme de bonne foi niera que le triomphe de

leur secte ne fût le signal de la chute de la patrie? Pour notre génération, pour celles qui suivront, le problème se pose ainsi : abdiquer devant le Gésu, ou combattre. Abdiquer, c'est effacer cinq siècles de notre histoire, c'est rebrousser chemin et retomber en plein moyen âge : une seule autorité, une seule foi, une seule chaire dominant les trônes et les peuples; et, pour les hérétiques, pour les infidèles, pour les sceptiques, l'Inquisition, les tortures, les bûchers : l'étouffement de la liberté et de la conscience humaine.

« En qualité de citoyen, écrivait Voltaire [1], je n'aime point à voir des citoyens qui cessent de l'être, des sujets qui se font sujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont plus de patrie; je veux que chaque État soit parfaitement indépendant. »

Cette réflexion s'applique plus que jamais à notre situation. Bien plus encore qu'au temps de Voltaire, nos cléricaux contemporains répondent à cette définition des citoyens qui cessent de l'être, des sujets qui se font sujets d'un étranger. Comment ces patriotes douteux qui font passer les intérêts de Rome avant ceux de la France ne seraient-ils pas

1. *Dialogues et Entretiens philosophiques*, t. II, p. 43.

une cause d'affaiblissement et de souffrance pour la patrie ?

Aussi bien la France souffre. Elle souffre sans doute de plusieurs maux, mais à la source de tous on pourrait trouver le cléricalisme. Notre nation n'est pas, d'ailleurs, la seule que ronge le fatal cancer. Voyez ce que le catholicisme a fait de l'Irlande, de l'Espagne, des républiques de l'Amérique du Sud ; ce qu'il avait fait de l'Italie pontificale et monarchique du commencement de ce siècle ! Les éléments de vie, dans tous ces pays, sont les éléments de révolte. C'est par eux que les peuples catholiques ont été préservés de la décadence complète, irrémédiable... Oui, nous en avons la confiance, la France se relèvera ; oui, l'Italie peut se relever ; l'Espagne elle-même, si avilie, peut connaître des destins meilleurs. Mais c'est à la condition qu'elles échapperont à la consomption lente qui les dévore, qu'elles secoueront la tunique de Nessus qui les entame et vicie leur sang.

La comparaison a été faite cent fois des pays catholiques et des pays protestants. On peut lire sur ce point la brochure récemment publiée de M. Émile de Laveleye. Mais qu'est-il besoin d'insister sur ce point et d'accumuler les preuves ?

Rappelez vos impressions ou de voyages ou de lectures. Comparez l'Angleterre à l'Espagne, les États-Unis au Paraguay ou à l'Équateur, l'Allemagne du Nord à la Bavière ou à l'Italie, les cantons protestants de Suisse aux cantons catholiques. Qui niera que l'avantage ne soit aux premiers sur les seconds?

Question de race! dira-t-on. Ce sont les races latines qui sont en décadence, et parce que latines, non parce que catholiques. — Où prend-on d'abord, parce que notre idiome est, comme le leur, tiré du latin, que nous soyons de même race que les Espagnols ou que les Italiens? Puis, quelle serait cette loi fatale jetée sur les peuples à raison de leur langue, de leur parenté ou de leurs origines? D'ailleurs il y a des faits qui protestent contre cette prétendue loi. L'Irlande, si inférieure à l'Angleterre et à l'Écosse en civilisation et en richesse, n'est, pas plus qu'elles, de race latine. Et quand nous parlions tout à l'heure de la supériorité constatée des cantons suisses protestants sur les cantons catholiques, nous pouvions ajouter que cette supériorité s'affirme en dehors de toute question de race ou de langue [1].

1. Voir la brochure d'Emile de Laveleye : *de l'Avenir des peuples catholiques.*

Admit-on, d'ailleurs, que les différences signalées tiennent

Reconnaissons-le, la vraie cause des infériorités et des décadences pour les peuples est dans les mœurs, dans les institutions tant religieuses que sociales. Et s'il apparaît clairement que chez certains peuples telle forme de religion affaiblit la famille, corrompt les mœurs publiques, favorise les réactions, est une cause de recul pour la société, tandis que d'autres peuples, sectateurs d'une religion différente, s'accroissent, grandissent, gagnent en force, en instruction et en liberté, il faut bien conclure contre la religion des premiers et donner bien haut à ces peuples le conseil de changer cette religion, sous peine d'aboutir tôt ou tard à la servitude.

à la race, il faudrait conclure que ce sont les races énergiques, les races d'avenir qui se sont ralliées au protestantisme.

## CHAPITRE II

De l'utilité d'une réforme religieuse. — Pourquoi la dévotion est de mode aujourd'hui. — Contre l'athéisme. — Le « consentement universel des peuples ». — Une citation de Voltaire. — L'homme ne vit pas seulement de pain. — Peut-on se contenter d'une « bonne et saine philosophie » ? — Impuissance de la libre pensée. — Honnêtes illusions de la franc-maçonnerie. — Faut-il rester dans le christianisme ?

Une réforme religieuse est-elle nécessaire ?

Nous disons oui.

Est-elle possible ? et sur quel terrain ?

Nous le rechercherons tout à l'heure.

Répondons tout d'abord à une objection préjudicielle qu'on ne manquera pas de nous faire à cette place.

— Oui, dira-t-on, le cléricalisme est l'ennemi que vous venez de dépeindre ; et vous auriez pu accu-

muler encore et grossir les traits. Mais qu'est-il besoin, pour le combattre, de se rallier sous un autre étendard religieux? Toutes les religions se valent, et la meilleure est fort critiquable. Ne saurait-on se contenter d'une bonne et saine philosophie? Et quant au cléricalisme et à ses dangers, ne peut-on compter, pour affaiblir l'un et obvier aux autres, sur l'énergie des gouvernements, sur les progrès de l'instruction, sur l'émancipation des esprits?

— Nous disons non; car si ces moyens étaient suffisants, le cléricalisme serait depuis longtemps terrassé.

Il y a quatre-vingts ans que la raison humaine, préparée par les enseignements des philosophes, recevait sous la Révolution française la consécration de l'apothéose. En proclamant les « droits de l'homme », on proclamait, en même temps, l'affranchissement de la conscience. On fermait les églises; on ouvrait les écoles. Depuis lors, l'instruction n'a cessé de se répandre : elle a été distribuée aux classes autrefois déshéritées. Les livres, les journaux circulent dans le peuple par milliers. On a tiré de nouvelles éditions de Voltaire, des éditions populaires, et la monnaie de ses doctrines est distribuée

à profusion dans le commerce quotidien des esprits...

On devrait croire que dans ce grand courant de liberté et d'instruction, dont la source remonte au dernier siècle, l'intolérance et le fanatisme ont été engloutis pour jamais, et que le cléricalisme ne surnage plus que comme un débris ou comme une épave. Dans ce champ de l'esprit humain, labouré par tant de bons et opiniâtres ouvriers, le bon grain a dû étouffer l'ivraie, et la science propagée a dû faire reculer l'antique superstition, faire perdre tout leur terrain aux vieux dogmes!...

Or, nous l'avons montré au chapitre premier, la superstition, loin de s'effacer, a senti croître son audace et a proclamé des dogmes nouveaux, plus choquants et plus étranges que ceux qu'on connaissait déjà. Le cléricalisme, bien éloigné de battre en retraite, a renforcé ses lignes de bataille, et ses soldats sont aujourd'hui beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étaient il y a soixante ans. Le chiffre des prêtres, des moines et des religieuses s'est accru dans des proportions inquiétantes. Les églises sont plus hantées qu'autrefois : on en a bâti quantité de nouvelles. La dévotion est devenue de mode. L'aristocratie et la bourgeoisie, où l'instruction est le plus

répandue, sont justement, de toutes les classes de la société, celles qui sont aujourd'hui le plus envahies par l'esprit clérical.

Il y a cinquante ans, la bourgeoisie française s'honorait d'être libérale, incrédule, voltairienne ou tout au moins gallicane. On aurait difficilement trouvé dans ses rangs un adhérent aux théories de l'ultramontanisme ou un défenseur des jésuites. Ceux-ci ne recrutaient encore leurs élèves que dans les familles de vieille noblesse royaliste.

Que les temps sont changés ! La Chaussée d'Antin s'est mise au pas du faubourg Saint-Germain. Le bourgeois et le vidame s'offrent mutuellement l'eau bénite. Comme on se piquait jadis d'être voltairien, on se targue aujourd'hui d'être dévot, pratiquant. On fait partie des associations pieuses, de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. On met — même quand on a soi-même un fonds d'incrédulité — son fils chez les « bons Pères ». Le bon ton le veut ainsi, et « les meilleures familles ont leurs enfants là ». C'est ainsi que les jésuitières de Paris et de la province se peuplent de fils de la bourgeoisie. Il en sort tout ce personnel imbu de l'esprit clérical qui peuple aujourd'hui la magistrature, l'armée, l'administration : toutes les compagnies et tous les corps qu'il

est d'usage de recruter parmi les fils de famille, dans les rangs de la bourgeoisie.

Ce mal du cléricalisme s'est donc étendu depuis soixante ans, et c'est se leurrer que de compter sur l'action des gouvernements pour le guérir.

Les gouvernements, même les plus libéraux, — n'en avons-nous pas fait l'expérience ? — ont peur d'engager une lutte ouverte avec un ennemi qu'ils savent puissamment organisé pour la défense comme pour l'attaque. Dans les pays où, l'Église romaine étant moins nombreuse et moins forte, l'État n'a pas craint de l'attaquer de front, quels résultats appréciables cette tentative a-t-elle produits ? L'action du gouvernement n'est-elle pas déplacée dans ce domaine de la religion qui se confond presque avec celui de la conscience ? La moindre opposition de sa part prend des airs de persécution, et là persécution est le vent qui, mieux que toutes les prédications, alimente la flamme des passions sectaires. — D'ailleurs, la tendance de notre société contemporaine — et nous nous en félicitons — est de réduire de plus en plus l'action de l'État, de développer et d'assurer l'autonomie de l'individu. Nous arriverons bientôt, il faut l'espérer, à séparer les Églises de l'État ; nous ne réussirions pas, quand

nous nous y appliquerions, à faire une Église d'État.

En attendant et tant que durera le régime concordataire, nos gouvernements pourront peut-être se défendre contre certains empiétements nouveaux et excessifs de l'Église romaine ; mais ils ne feront pas reculer le cléricalisme de la longueur d'une sandale. Ne chargeons donc que nous-mêmes du soin de nous protéger, et estimons-nous heureux si le gouvernement nous laisse la liberté de nous protéger à notre guise !

---

Il faut aller au fond des choses ; et, si nous voulons être à nous-mêmes nos médecins, il convient de rechercher par un diagnostic sûr les caractères de notre maladie.

Cette recrudescence du cléricalisme, dans notre XIXe siècle, a une cause. Cette conversion brusque de la bourgeoisie française aux pratiques de dévotion qu'elle repoussait il y a cinquante ans ne s'explique pas par un pur effet du hasard. Ce n'est pas sans des motifs, sérieux ou futiles, qu'elle a changé subitement d'allures, rompu avec ses habi-

tudes d'esprit et passé de l'école de Voltaire sous la férule de Loyola.

Il y a peut-être eu, à cette révolution, des raisons politiques, mais il y a eu surtout et à coup sûr des raisons morales. Disons le mot : la bourgeoisie a eu peur. Si, dans l'ordre politique, ce qui ne lui fait point honneur, elle a eu peur de la démocratie, dans l'ordre moral, — ce qui s'explique mieux, — elle a eu peur de l'athéisme ; elle en a eu peur pour elle-même, pour ses enfants, pour la constitution même de la société ; et c'est pour échapper à ses terreurs qu'elle s'est précipitée dans les bras ouverts du cléricalisme.

C'est qu'en effet — il faut bien le reconnaître — l'athéisme, sous des noms divers et sous des désignations plus ou moins scientifiques (matérialisme, panthéisme, positivisme, etc.), a étrangement étendu, dans ces derniers temps, le champ de sa propagande et de ses conquêtes. Cette extension a été facilitée sans doute par un désir de protestation violente contre les doctrines, contre les tendances et contre les œuvres d'une secte religieuse qui semble accumuler à plaisir les défis au bon sens et à la raison. Mais, comme les réactions s'appellent et s'engendrent mutuellement, les progrès de l'athéisme

ont fait le succès de la croisade cléricale. Les opinions intermédiaires, restant en dehors du conflit, n'ont plus attiré l'attention ; en sorte que la génération nouvelle a été appelée à se partager en deux camps diamétralement contraires et également extrêmes. Toute station en deçà de ces retranchements hérissés vous fait presque accuser du crime de désertion par les amis que vous comptez dans l'un ou l'autre camp. La bonne philosophie du dernier siècle, philosophie aimable et sereine, est elle-même suspecte de modérantisme. Elle n'a pas la physionomie assez belliqueuse. Le déisme est de mauvais ton. Condamné par les deux partis, il reçoit les quolibets des uns et des autres. Voltaire a le choix entre l'épithète de « suppôt de Satan » et celle d' « esprit borné, qui n'a point su s'élever au-dessus de la conception étroite d'un Dieu créateur. » Que dirait-on des chimères naïves de ce bon La Réveillère-Lépeaux, l'inventeur de la théophilanthropie ?

---

Eh bien, dussions-nous passer, en telle compagnie, pour un esprit borné, pour un revenant d'un autre âge, il nous sera permis de dire à nos frères

en démocratie et en libre pensée : Vous faites fausse route ; vous allez trop loin. La violence du choc qui vous a repoussés hors du catholicisme vous a fait dépasser le but, et vos ennemis triomphent de tout ce qui vous place en dehors du but. Il est un terrain sur lequel peut se faire l'union de tous les adversaires du cléricalisme et sur lequel, bravant tous les assauts du fanatisme, nous pourrons à notre tour lui porter des coups mortels : c'est celui de la religion épurée, de la croyance en Dieu, créateur de toutes choses et sanctionnateur de toute loi morale. Hors des limites de cette croyance, nous sommes divisés, et vous qui les dépassez, vous prêtez le flanc à nos ennemis. Votre matérialisme est un épouvantail qui fait fuir les esprits et leur amène des transfuges.

Quoi qu'on fasse et quoi qu'on ratiocine, l'humanité ne sera jamais matérialiste ni athée. A la différence du reste de l'animalité, et à sa gloire, notre espèce a des besoins de foi, de religion, de culte. C'est ce que proclamait à son insu l'épicurien Ovide en ces vers :

*Os homini sublime dedit, cœlumque tueri*
*Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus.*

Pourquoi veut-on que nous renoncions à cet apa-

nage glorieux de notre espèce, d'élever nos fronts vers les cieux ? Et que nous servirait-il de contempler les cieux, si nous les faisions vides du Créateur des soleils et des univers ?

Au surplus, l'humanité — nous le répétons — n'est pas près de renoncer à ses habitudes. Le « consentement universel des peuples » est peut-être, en théodicée, une preuve discutable, spécieuse, de l'existence de Dieu ; mais c'est une preuve qui, pendant longtemps encore, dispensera d'en chercher d'autres. Tous les peuples, depuis les plus civilisés jusqu'aux plus barbares, rendent à l'Être suprême un hommage, suivant les lieux, ou grossier ou épuré. Sur ce besoin universel d'adoration, de culte, les superstitions les plus étranges et parfois les plus sanguinaires se sont greffées ; mais les superstitions ne prouvent pas plus contre la religion que les lèpres et les cancers ne prouvent contre la chair et contre la santé. Elles témoignent, au contraire, en faveur de notre thèse, car un sentiment qui, surexcité ou dévoyé, peut faire commettre tant de sottises ou tant de crimes, *doit* avoir de bien profondes racines dans le cœur humain.

Il faut bien trouver des raisons pour expliquer ce besoin de croire, d'espérer, d'adorer, qui est aussi

naturel à l'homme que le boire et le manger. Ces raisons, nous n'avons point à les déduire ; nous n'entreprendrons pas de les rechercher. Nous n'entreprendrons pas davantage contre les doctrines de négation pure, qui sont en vogue en ce moment dans une partie du public et qui paraissent, à leurs enthousiastes partisans, toutes neuves, quoique déjà bien vieilles, nous n'entreprendrons pas une démonstration qui serait elle-même une redite...

Mais il est telle page de Voltaire qui convient merveilleusement au sujet que nous traitons ici et que nous croyons devoir reproduire. Voltaire étant un peu négligé, depuis quelque temps, pour M. Büchner, d'une part, et pour M. Veuillot, de l'autre, cette page aura sans doute, pour beaucoup de nos lecteurs, tout l'attrait de l'inédit :

. . . . . .

BIRTON

... Non, non, je ne croirai point à des charlatans qui ont vendu cher leurs drogues à des imbéciles ; je m'en tiens au petit livre d'un Frenchman qui dit que rien n'existe et ne peut exister, sinon la nature ; que la nature fait tout, que la nature est tout ; qu'il est impossible et contradictoire qu'il existe quelque chose au delà de tout ; en un mot, je ne crois qu'à la nature.

FREIND

Et si je vous disais qu'il n'y a point de nature, et que

dans nous, autour de nous et à cent mille millions de lieues, tout est art, sans aucune exception ?

BIRTON

Comment ? tout est art ! en voici bien d'une autre !

FREIND

Presque personne n'y prend garde. Cependant rien n'est plus vrai. Je vous dirai toujours : Servez-vous de vos yeux, et vous reconnaîtrez et vous adorerez un Dieu. Songez comment ces globes immenses que vous voyez rouler dans leur immense carrière observent les lois d'une profonde mathématique ; il y a donc un grand mathématicien, que Platon appelait l'éternel géomètre. Vous admirez ces machines d'une nouvelle invention qu'on appelle *oréri*, parce que milord Oréri les a mis à la mode en protégeant l'ouvrier par ses libéralités ; c'est une très-faible copie de notre monde planétaire et de ses révolutions. La période même du changement des solstices et des équinoxes qui nous amène de jour en jour une nouvelle étoile polaire, cette période, cette course si lente d'environ vingt-six mille ans, n'a pu être exécutée par des mains humaines dans nos *oréri*. Cette machine est très-imparfaite ; il faut la faire tourner avec une manivelle ; cependant c'est un chef-d'œuvre de l'habileté de nos artisans. Jugez donc quelle est la puissance, quel est le génie de l'éternel architecte, si l'on peut se servir de ces termes impropres, si mal assortis à l'Être suprême.

Portez à présent vos yeux sur vous-mêmes ; examinez avec quel art étonnant et jamais assez connu tout y est construit en dedans et en dehors pour tous vos usages et pour tous vos désirs ; je ne prétends pas faire ici une leçon d'anatomie ; vous savez assez qu'il n'y a pas un

viscère qui ne soit nécessaire et qui ne soit secouru dans ses dangers par le jeu continuel des viscères voisins. Les secours dans le corps sont si artificieusement préparés de tous côtés, qu'il n'y a pas une seule veine qui n'ait ses valvules et ses écluses pour ouvrir au sang des passages. Depuis la racine des cheveux jusqu'aux orteils des pieds, tout est art, tout est préparation, moyen et fin. Et, en vérité, on ne peut que se sentir de l'indignation contre ceux qui osent nier les véritables causes finales et qui ont assez de mauvaise foi ou de fureur pour dire que la bouche n'est pas faite pour parler et pour manger, que ni les yeux ne sont si merveilleusement disposés pour voir, ni les oreilles pour entendre, ni les parties de la génération pour engendrer : cette audace est si folle que j'ai peine à la comprendre.

Avouons que chaque animal rend témoignage au suprême fabricateur.

La plus petite herbe suffit pour confondre l'intelligence humaine ; et cela est si vrai, qu'il est impossible aux efforts de tous les hommes réunis de produire un brin de paille si le germe n'est pas dans la terre.

Non, mes amis, nous ne faisons rien, nous ne pouvons rien faire ; il nous est donné d'arranger, d'unir, de désunir, de nombrer, de mesurer ; mais faire ! quel mot ! il n'y a que l'Être nécessaire, l'Être existant éternellement par lui-même, qui fasse ; voilà pourquoi les charlatans qui travaillent à la pierre philosophale sont de si grands imbéciles ou de si grands fripons. Ils se vantent de créer de l'or, et ils ne pourraient pas créer de la crotte.

Avouons donc, mes amis, qu'il est un Être suprême, nécessaire, incompréhensible, qui nous a faits.

. . . . . .

Ce passage, auquel nous devons nous borner, ne pouvant tout citer, est tiré de l'*Histoire de Jenni ou l'athée et le sage* [1]. Nous conseillons à ceux qui ne le connaissent pas de lire, et à ceux qui le connaissent de relire ce charmant et spirituel ouvrage. Quand ils seront au bout de cette lecture, nous comptons qu'ils auront parcouru les trois quarts du chemin où nous voudrions les conduire.

---

« L'homme ne vit pas seulement de pain, » dit l'Évangile. Il vit aussi d'idéal, de justice, de charité, de liberté, de foi. Et ce sont là les « paroles qui sortent de la bouche de Dieu ».

Quelle est la situation, mentale et morale, de l'homme qui n'a jamais adoré (en esprit et en vérité), jamais prié, qui n'a jamais eu sa minute d'élévation du cœur vers un infini de grandeur et d'amour? C'est par ces besoins secrets et intimes de sa nature que l'homme se distingue de la bête. Supprimons ce culte de l'âme : c'est la bête qui croît, qui grandit en nous.

1. *Œuvres* de Voltaire. Édition de Genève, 1777, t. XXVII, pages 361 et 384. Le chapitre troisième de l'*Histoire de Jenni* sous le titre : « Précis de la controverse des *mais* entre M. Freind et dom Inigo y Medroso y Papalamiendo, bache-

On l'a remarqué déjà, les républicains, tous ceux qui s'attellent au char du perfectionnement et du progrès, tous ceux qui travaillent et luttent sur la terre pour l'avénement d'un régime de liberté, d'égalité, de fraternité, sont, qu'ils en conviennent ou non, des croyants. Ils adorent l'Idéal, cet autre nom de la Divinité; en proclamant la justice, c'est encore Dieu qu'ils proclament; en servant la liberté, c'est toujours Dieu qu'ils servent. Et s'ils nient Dieu, tout en portant dans leur cœur et en répandant au dehors la semence de ses attributs, ils sont illogiques, voilà tout.

Au surplus, comment proscrire et, quand on le pourrait, pourquoi proscrire Dieu, le Dieu personnel et créateur, de la doctrine, des habitudes d'esprit et d'éducation, de la foi de l'humanité? La philosophie la plus nouvelle et la plus scientifique d'allures, le positivisme, place Dieu au rang des hypothèses, mais ne s'aventure pas jusqu'à le rejeter [1] Hypothèse nécessaire à tant d'égards, que

lier de Salamanque, » met en présence un controversiste protestant et un controversiste catholique; il n'est pas besoin de dire que tout l'avantage reste au premier sur le second.

1. Voici ce qu'écrit M. Littré : « Ceux qui croiraient que la philosophie positive nie ou affirme quoi que ce soit là-dessus se tromperaient; elle ne nie rien et n'affirme rien; car nier ou affirmer, ce serait déclarer que l'on a une con-

Voltaire a pu dire, sans jamais rencontrer de contradicteur sérieux : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Mais, nous dira-t-on, si la philosophie ni la science ne concluent contre l'existence de Dieu, elles paraissent bien conclure contre la révélation, contre le miracle. Ceci est un côté grave et délicat de notre question, que nous ne voulons point aborder. Nous ne faisons point ici, et nous ne saurions faire, œuvre de théologien. Indiquons seulement notre avis en deux mots. Le Dieu personnel étant admis, il ne nous paraît point choquant ni contraire à la raison que le Créateur communique avec sa créature, ni que le Tout-Puissant puisse faire, à son heure, des miracles particuliers, comme il fait, chaque jour, des miracles universels. Dieu se fait connaître à nous par ses œuvres; il nous parle par la voix de notre conscience; il nous guide par les enseignements des sages et par l'exemple des hommes vertueux. Pouvons-nous dire à ce même Dieu : « Tu n'iras pas plus loin? » et ne lui était-il pas

naissance quelconque de l'origine des choses et de leur fin. Ce qu'il y a d'établi présentement, c'est que les *deux bouts* des choses nous sont inaccessibles et que le milieu seul, ce qu'on appelle, en style d'école, le relatif nous appartient. »

loisible, si sa providence infinie avait des vues particulières sur notre chétive espèce, sur ce « roseau pensant » qui est l'homme, de nous les révéler par la voix de ses prophètes inspirés et de nous rapprocher de lui par l'enseignement, par le sacrifice et par la grâce de ce médiateur que les chrétiens saluent du nom de Fils de Dieu?

Je le répète d'ailleurs, ce n'est point une controverse que j'engage, car ma conviction ici n'est pas assez faite, et trop de doutes m'assaillent. Je laisse aux fidèles le soin de défendre leur foi contre ceux qui lui sont hostiles. Et quant à moi, ce que je demande, c'est que, laissant aux philosophes les questions de spéculation pure et aux théologiens les difficultés de la théologie, nous gardions et nous adorions un Dieu qui sera, pour les uns la cause première et nécessaire de l'harmonie, de l'ordre et du mécanisme de l'univers, pour les autres le juge à la fois sévère et miséricordieux des prévarications des hommes, et qui sera pour les petits enfants le « bon Dieu » qu'on prie les mains jointes : « Notre Père qui es au ciel... »

La morale — aussi nécessaire au développement et au maintien des sociétés qu'au bonheur et à l'équilibre des individus — n'a ses véritables et fermes assises qu'autant qu'elle s'appuie sur la double croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme.

Et, si nous renoncions tous à ces salutaires croyances, ce n'est pas seulement la morale, tant sociale que particulière, qui serait en danger de ruine, c'est encore l'espérance qui disparaîtrait de la terre, c'est la flamme sacrée de la poésie qui s'éteindrait, c'est la dignité de la vie et jusqu'à sa raison d'être qui s'évanouiraient.

« Ne l'oublions pas, et enseignons-le à tous, a dit quelque part Victor Hugo : il n'y aurait aucune dignité à vivre, et cela n'en vaudrait pas la peine, si nous devions mourir tout entiers. Ce qui allége le labeur, ce qui sanctifie le travail, ce qui rend l'homme fort, bon, sage, patient, bienveillant, juste, à la fois humble et grand, digne de l'intelligence, digne de la liberté, c'est d'avoir devant soi la perpétuelle vision d'un monde meilleur rayonnant à travers les ténèbres de cette vie. Quant à moi, j'y crois profondément à ce monde meilleur; et, après bien des luttes, bien des études et bien

des épreuves, il est la suprême certitude de ma raison, comme il est la suprême consolation de mon âme. »

Du même grand auteur, tirée de la même page, citons encore la pensée suivante :

« Il y a un malheur dans notre temps, je dirai presque il n'y a qu'un malheur : c'est une certaine tendance à tout mettre dans cette vie. En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre et matérielle, on aggrave toutes les misères par la négation qui est au bout; on ajoute à l'accablement des malheureux le poids insupportable du néant; et de ce qui n'était que la souffrance, c'est-à-dire la loi de Dieu, on fait le désespoir, c'est-à-dire la loi de l'enfer. De là de profondes convulsions sociales.

« Certes, je suis de ceux qui veulent, je ne dis pas avec sincérité, le mot est trop faible, je veux avec une inexprimable ardeur, et par tous les moyens possibles, améliorer dans cette vie le sort matériel de ceux qui souffrent; mais la première des améliorations, c'est de leur donner l'espérance. Combien s'amoindrissent nos misères finies quand il s'y mêle une espérance infinie !

« Notre devoir à tous, qui que nous soyons, les législateurs comme les évêques, les prêtres comme

les écrivains, c'est de répandre, c'est de dépenser, c'est de prodiguer, sous toutes les formes, toute l'énergie sociale pour combattre et détruire la misère, et en même temps de faire lever toutes les têtes vers le ciel, de diriger toutes les âmes, de tourner toutes les attentes vers une vie ultérieure où justice sera faite et où justice sera rendue. Disons-le bien haut, personne n'aura injustement ni inutilement souffert. La mort est une restitution. La loi du monde matériel, c'est l'équilibre; la loi du monde moral, c'est l'équité. Dieu se retrouve à la fin de tout. »

---

Revenons à cette objection : Ne pourrait-on se contenter d'une bonne et saine philosophie qui serait enseignée dans les écoles ou dans des chaires élevées tout exprès? Ne suffirait-il pas d'enseigner aux hommes les deux ou trois articles de ce *Credo* qu'on pourrait appeler social, parce qu'il n'est point de société qui puisse vivre sans le professer : Dieu, l'immortalité de l'âme, la rémunération pour les justes, la punition pour les méchants? Qu'est-il besoin de greffer sur cela un culte, de s'embarrasser d'une religion, de s'attacher à une Église?

Cette préoccupation de garantir la philosophie contre tout alliage étranger pourrait nous toucher, si nous croyions que la philosophie — même spiritualiste — pût jamais suffire aux besoins religieux de l'humanité et prendre sur la terre la place qu'ont, jusqu'à ce jour, occupée les religions Mais la philosophie n'est jamais entrée dans le domaine populaire, et ses spéculations élevées n'ont jamais tenté qu'une petite aristocratie des esprits. Ses enseignements froids et nus s'adressent à la raison, mais n'ont jamais su le chemin des cœurs. Or, c'est le cœur du peuple qu'il faut toucher, qu'il faut atteindre; et c'est pour cela qu'il faut des symboles, qu'il faut une foi, qu'il faut un culte.

La philosophie spiritualiste, au surplus, a le culte pour aboutissant nécessaire. Peut-on reconnaître un Dieu sans l'adorer et sans lui rendre des actions de grâces? « Toutes les nations bien connues, dit Voltaire (*Homélie sur la superstition*), ont établi un culte public. Si les hommes s'assemblèrent de tout temps pour traiter de leurs intérêts, pour se communiquer leurs besoins, il était bien naturel qu'ils commençassent ces assemblées par les témoignages de respect et d'amour qu'ils doivent à l'auteur de la vie. »

La morale peut-elle être enseignée sans que ces témoignages de respect et d'amour soient rendus à Celui qui a gravé la loi morale au cœur de l'homme sur les tablettes d'airain de la conscience? Et voilà le culte établi. Que les hommes, animés d'un commun désir de suivre cette loi morale, se rapprochent les uns des autres pour s'affermir, pour s'entr'aider, pour pratiquer la bonne communion des croyances et des pensées élevées, — et voilà une Église fondée. Que prétendons-nous autre chose?

---

S'il fallait prouver par des exemples ces besoins de culte, de symboles, d'association religieuse, — sans revenir sur ce que nous avons dit du spectacle des religions qui, de tout temps, ont couvert la face du globe et qui peuvent bien s'épurer, mais qui ne sont pas près de s'anéantir, — nous pourrions invoquer les tentatives faites dans ce siècle même pour établir des religions nouvelles ou pour accommoder les anciennes au goût du jour. Depuis les fêtes en l'honneur de l'Être suprême organisées par Robespierre, depuis le culte de la déesse Raison

inauguré sous les auspices de Chaumette, nous avons eu les essais théophilanthropiques de La Réveillère-Lépeaux, la religion saint-simonienne du P. Enfantin, la religion fusionienne, etc., etc. Tout récemment, nous recevions un appel pour concourir à la fondation d'une Église unitaire, en voie de se constituer à Paris, sur le modèle de la grande Église unitaire d'Amérique. Il existe même, croyons-nous, une religion positiviste à l'usage des fervents disciples d'Auguste Comte [1]. Enfin le spiritisme compte en France, dans certaines couches peu éclairées de la société, beaucoup plus d'adeptes qu'on ne le pense.

Il n'est pas jusqu'aux mystères, aux initiations et aux symboles dont s'entoure la franc-maçonnerie et auxquels se plient, pour entrer dans ses temples, nombre de gens graves, qui ne soient un témoignage de cette soif de culte et de symbolisme qui tient au plus profond des entrailles de l'humanité.

Nous avons entendu soutenir cette thèse par des

1. « Saint-Simon, Auguste Comte, ne font que rétablir la tyrannie spirituelle sous un autre nom. Quand ils ont fabriqué une religion, ils exigent que l'esprit s'incline, et ils lui contestent l'examen. Vous les croiriez en plein avenir. Les voilà qui retombent au cœur du moyen-âge. » (Edgar Quinet, *la Révolution*, t. II, p. 602.)

francs-maçons convaincus qu'on pourrait, par une organisation plus étendue et mieux entendue de leur société, la substituer aux religions existantes, arrêter les progrès du cléricalisme, et faire participer la France entière aux pacifiques et fraternelles agapes de la philosophie humanitaire qui rallie les « enfants d'Hiram ».

Ce sont là d'honnêtes illusions. La franc-maçonnerie abonde en rites, et ce ritualisme plus ou moins ingénieux n'a pas peu contribué, croyons-nous, à l'extension de la société. Mais tout ce symbolisme est l'enveloppe d'une idée qui se passe de symboles : la liberté, la tolérance. Il ne suffit pas d'enseigner la tolérance, ni même le droit et la justice, pour pouvoir prétendre à tenir lieu de religion et à remplacer les cultes qui possèdent le crédit et l'assentiment des masses. Il ne peut y avoir de religion sans une affirmation, sans une déclaration de foi, et la déclaration de foi manque au fronton des temples maçonniques. Et puis, vos sanctuaires sont ouverts aux seuls initiés : vos arcanes ne sont pas livrés aux profanes. Les femmes, les enfants sont exclus de leur connaissance; et quelle œuvre d'émancipation peut-on faire quand on laisse en dehors la femme et l'enfant?

Il s'est fondé en Belgique et sur quelques points de la France des sociétés de « solidaires », de libres penseurs, s'engageant à écarter les prêtres de leurs funérailles et à se faire entre eux la conduite dernière. Bien peu de personnes ont osé s'affilier à ces sociétés, soit qu'on craigne, en rompant avec les usages reçus, de jeter du discrédit sur soi, sur sa famille, sur la mémoire qu'on laissera; soit qu'on hésite à franchir ce pas mystérieux de la mort sans l'accompagnement de quelqu'un qui, sur la dépouille terrestre, se porte garant des espérances d'une autre vie. Les libres penseurs sont nombreux, si nous en jugeons par les conversations et par les déclarations que nous entendons chaque jour autour de nous : mais combien peu de ces libres penseurs poussent la logique jusqu'à repousser du chevet de leur agonie et de la direction de leurs obsèques ces mêmes prêtres qu'ils considéraient de leur vivant comme un fléau de la société! Aussi les enterrements dits civils, comme d'ailleurs les mariages purement civils, sont-ils restés jusqu'à présent des manifestations isolées. Et il faut bien reconnaître que ces enterrements, nus, sans rites funéraires, sans prières, plusieurs même sans discours d'adieu, ne semblent pas de sitôt devoir devenir populaires.

Les prêtres pourront, longtemps encore, triompher de leur petit nombre.

C'est que le sentiment populaire est toujours plus fort que les convictions et que les résistances individuelles; et si le sentiment populaire est manifestement contraire aux abus de la religion, aux usurpations du clergé et de l'Église, il se prononce non moins énergiquement contre ceux qui parlent de supprimer et d'anéantir l'idée religieuse.

Rien n'est banal comme ce mot : « Il faut une religion pour les femmes et pour les enfants. » De même, on entend tous les jours, dans un certain monde, répéter cette sentence qui est digne de figurer dans la collection d'aphorismes de Joseph Prudhomme : « Il faut une religion pour le peuple. »

Pourquoi ces distinctions dédaigneuses? Ou la religion n'est bonne pour personne, ou elle est nécessaire pour tout le monde. Qu'on la considère comme un frein contre le mal ou comme un levier pour le bien, l'aristocratie n'a pas moins que la démocratie besoin de ce levier ou de ce frein. C'est le fait d'un orgueil ridicule de se croire d'une autre pâte que le commun de ses semblables et de donner à autrui des conseils dont on n'entend pas user pour soi-même. — Le père de famille admet, comme

une garantie de moralité, qu'il faille une religion pour sa femme et pour ses enfants. La femme n'a-t-elle pas les mêmes raisons de souhaiter une religion pour son mari? Et l'enfant n'est-il pas en droit de dire à son père qui lui fait suivre le catéchisme et préparer sa communion pascale : « Mais, père, pourquoi ne me donnes-tu pas l'exemple et t'abstiens-tu des pratiques où tu m'envoies? »

Oui, nous le croyons fermement et nous le déclarons de même, ni la société, ni la famille, ni l'individu ne peuvent se passer d'une religion. La religion contribue, pour une large part, à former les mœurs publiques, et c'est à ces mœurs bien plus qu'aux lois répressives que nous devons d'être préservés des assassinats, des vols, de tous les déchaînements des passions mauvaises.

La société a donc besoin de l'enseignement religieux. Et cet enseignement, si nous prétendons le lui refuser, la société ne s'en passera pas pour cela. Seulement, au lieu de préparer l'union des esprits sur le terrain d'une religion épurée, éclairée, ouverte à tous, nous aurons fait la part belle à l'obscurantisme et aplani les voies de l'ennemi qui se couvre du manteau de la religion pour pénétrer en maître dans les familles et dans l'État. Le cléricalisme ne

sera pas de longtemps vaincu, si nous ne le combattons qu'avec les brûlots de l'athéisme. Les « libres penseurs » aimeront mieux, au mépris de la logique, continuer de confier leurs enfants aux prêtres de Rome, que de consentir qu'il ne leur soit jamais parlé de Dieu, de ses commandements, de la morale divine que Jésus a enseignée et de la charité dont il a donné l'exemple au monde.

---

On pressent notre conclusion.

Si nous vivions en Turquie ou en Perse, indigné des abus des ulémas et des superstitions des derviches, nous demanderions une réforme de l'islamisme ; mais nous ne penserions point, de peur d'y échouer, à introduire un culte nouveau dans l'empire turc ou dans l'empire persan. Si nous vivions en Chine ou au Tibet, nous opposerions de même la doctrine de Confucius à la religion des bonzes et du grand-lama.

Mais nous sommes en France. Penser à édifier de toutes pièces une religion nouvelle, et sur une autre base que le christianisme, serait folie. Alfred de Musset, desséché par le scepticisme, demandait à ses contemporains :

Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu?

Ce Dieu n'est point né et ne naîtra pas de nos jours, et son précurseur, son Jean-Baptiste, n'est pas signalé dans le désert.

Mieux vaut d'ailleurs réformer une religion existante qu'en refaire une autre — quand la chose serait possible — où nous retrouverions bientôt, avec des superstitions toutes neuves, avec un autre sacerdoce, avec un fanatisme renaissant, tous les abus de l'ancienne.

Au surplus, le christianisme a une force de vie et de prosélytisme qu'il serait puéril de contester. Tous les jours, des missionnaires zélés jusqu'au martyre étendent, dans les cinq parties du monde, le nombre de ses adhérents. Quelle propagande pourrait-on comparer et quelle opposer à celle-là ?

Jésus a planté si haut son étendard au-dessus des horizons humains, que l'humanité tout entière peut tenir sous ses plis. Et si l'ombre de sa croix en couvrant le monde n'y faisait germer que des vertus, y développait une loi d'amour et de fraternité, qui ne s'honorerait d'être chrétien ? — Mais, dira-t-on, nous avons vu tout le contraire. Que d'attentats commis, que de massacres ordonnés au nom du Christ et pour les intérêts de sa religion ! — Nous répondrons qu'il ne faut pas confondre Christ

avec l'Église. Les excès et les crimes de tout genre, les Saint-Barthélemys et les Dragonnades n'ont pas été le fait du christianisme, mais la conséquence du régime sacerdotal et théocratique qui a prevalu, pour le malheur des âges, dans l'organisation de l'Église romaine.

Est-ce là une raison pour repousser l'Évangile et ses enseignements ? Mais si Socrate avait eu de faux disciples qui, interprétant indignement et follement les doctrines du maître, eussent semé sur la terre les crimes et les fléaux des guerres, faudrait-il condamner et rejeter Socrate ?

Nous n'anéantirons pas le christianisme : prenons-en notre parti ! On ne détruit que ce qu'on remplace, et l'on pourra bien abattre le catholicisme par le christianisme, mais non supprimer l'Évangile tant qu'on n'aura rien à mettre à la place.

Restons donc dans le christianisme, et arrachons des mains de nos ennemis pour en faire notre enseigne de ralliement l'étendard du Christ qu'ils se sont appropriés et qu'ils déshonorent. Reprenons pour nous leur adage : *Hoc signo vinces !* Nous ne combattrons jamais mieux le cléricalisme qu'en demandant à l'Évangile de nous prêter le fouet avec

lequel Jésus chassait les marchands du temple, et les traits sanglants dont il stigmatisait les Pharisiens et les Scribes :

« Plusieurs diront en ce jour-là : Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom ? Et n'avons-nous pas chassé les démons en ton nom ? Et n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en ton nom ? Alors, je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité. »

## CHAPITRE III

Les fruits du protestantisme. — Nations catholiques et nations protestantes. — Ce qu'est le protestantisme. — Si ses « variations » sont une preuve de faiblesse. — L'œuvre de la Réforme dans le culte, dans la famille, dans l'école, dans le sacerdoce. — L'Évangile et la démocratie. — Pourquoi la Révolution française n'a pas abouti.

C'est à son fruit qu'on juge l'arbre ; et le meilleur moyen de juger la Réforme est, sans doute, de montrer quels résultats elle a produits chez les peuples qui en ont embrassé les doctrines.

M. Émile de Laveleye a fait récemment cette étude qui avait été esquissée avant lui par plusieurs autres, et l'honorable publiciste n'a pas eu de peine à démontrer que, partout où la Réforme s'est établie, elle a favorisé l'instruction, activé le progrès économique, élevé le niveau moral, contribué à

l'établissement et au fonctionnement régulier des institutions libres.

A quelque point de vue qu'on se place pour comparer entre eux les pays protestants et les pays catholiques, qu'on se place au point de vue économique, humain, ou au point de vue religieux, chrétien, qu'on regarde à la puissance militaire ou à l'influence diplomatique, qu'on se préoccupe de l'avancement des sciences ou de la diffusion de l'enseignement populaire, partout on voit les pays protestants prendre l'avance et de jour en jour affirmer leur supériorité dans tous les domaines où s'exerce l'activité de l'esprit humain.

« Les peuples soumis à Rome semblent frappés de stérilité ; ils ne colonisent plus, ils n'ont aucune puissance d'expansion. Le mot employé par M. Thiers pour peindre leur capitale religieuse, Rome, *viduitas et sterilitas*, pourrait s'appliquer aussi à eux. Leur passé est brillant, mais le présent est sombre et l'avenir inquiétant. Il y a deux siècles, la suprématie appartenait sans conteste aux États catholiques. Les autres n'étaient que des puissances de second ordre. Aujourd'hui, mettez d'un côté la France, l'Autriche, l'Espagne, l'Italie et l'Amérique du Sud, et de l'autre côté la Russie, l empire d'Alle-

magne, l'Angleterre et l'Amérique du Nord, évidemment la prédominance a passé aux hérétiques et aux schismatiques. M. Levasseur lisait naguère à l'Institut un curieux travail où il montre que la France, en 1700, représentait à elle seule 31 p. c. ou le tiers de la force des cinq grandes puissances réunies, tandis qu'aujourd'hui, en comptant en Europe six grandes puissances, elle ne représente plus que 15 p. c. ou le sixième du total de leur force. Pour tout homme qui veut interroger les faits sans parti pris, il demeure établi que la Réforme est plus favorable que le catholicisme au développement des nations [1]. »

Comment s'en étonner ? L'état politique, économique, social, des nations peut-il ne pas se ressentir de l'éducation religieuse et morale qui a été donnée aux individus, de la direction qui a été imprimée à l'enseignement des générations successives ? Or l'enseignement catholique, étant un enseignement d'intolérance et de compression, ne peut produire qu'atrophie des esprits, ou révolte. La question n'est pas, comme dans l'École protestante, de savoir quel usage sera fait de la liberté proclamée. Elle est

1. Emile de Laveleye, ouvrage cité, p. 8 et 9.

d'empêcher par tous les moyens, et même par la hache du bourreau, — voyez le livre de Joseph de Maistre, — l'avénement de la liberté. De là les soulèvements et les déchaînements de tant de consciences. De là des luttes continuelles ; de là les assauts donnés tour à tour par l'autorité à la liberté et par la révolution à l'autorité. Que de temps nous perdons à préparer ces assauts, et, les assauts une fois livrés, à en réparer les dommages ! Que de forces nous dépensons à refaire des bastions que l'ennemi a déjà plusieurs fois démolis ! C'est l'éternelle histoire du rocher de Sisyphe. Quand on croit l'avoir conduit au haut de la montagne radieuse, il retombe lourdement, et nous nous retrouvons avec lui au fond de l'abîme.

La Réforme, au contraire, a allié à la foi, cet étai puissant du devoir, la liberté, cette base nécessaire du droit ; et cette alliance féconde a renouvelé, sans secousses violentes, sans réactions aveugles, avec le seul concours du temps, les mœurs, la législation, les institutions des pays protestants.

Ce n'est pas que nous prétendions que tout soit parfait chez les peuples protestants, ni même qu'ils vaillent, au demeurant, beaucoup mieux que nous.

Mais, encore une fois, ils avancent, tandis que les peuples catholiques, ou restent stationnaires, ou reculent. Et, pour les peuples comme pour les hommes, ne plus progresser, c'est déchoir.

Et il ne faut pas dire, comme nous l'avons entendu souvent, que le protestantisme a été un progrès au XVI^e^ siècle, mais que, depuis lors, bien du chemin a été fait et que la Réforme ne saurait nous suffire. Il est vrai qu'un grand nombre de nos contemporains ont dépassé de beaucoup les idées de la Réforme, en niant et en rejetant ce qu'on continuait alors de croire et de professer. Mais ce progrès-là, si c'en est un, n'autoriserait à condamner l'œuvre réformatrice du XVI^e^ siècle que s'il avait chance de rallier l'unanimité des assentiments, que s'il prévenait tous les retours en arrière. Tel et tel, vous et moi, nous avons rompu définitivement avec le passé ; nous sommes émancipés, nous avons, pour notre compte particulier, fermé l'ère du moyen âge. Mais ce pas décisif en avant, hors des frontières du moyen âge, tous nos voisins l'ont-ils fait ? nos femmes l'ont-elles fait ? la France l'a-t-elle fait ? — Ah ! si la libre pensée avait un corps de doctrines, un enseignement, des écoles, des temples ; si elle opposait aux progrès du cléricalisme autre chose que de

vaines imprécations, si, réformant les mœurs et affermissant dans les cœurs le sentiment du devoir, elle faisait, en même temps, place nette des vieilles superstitions ; si elle ramenait l'unité dans la famille et la concorde dans l'État, nous comprendrions qu'elle tînt rigueur au protestantisme et qu'elle parlât dédaigneusement des services par lui rendus. Mais en sommes-nous à ce point?... Nous ne réussissons pas à bannir le prêtre de notre foyer, et nous parlons d'interdire au cléricalisme le seuil de la France !

En cas de danger, le secours le plus prochain est toujours le meilleur. Et si, serrés de près par l'inondation, voyant autour de nous monter le flot noir du cléricalisme, et préoccupés de nous sauver, nous et nos familles, nous trouvons pour nous recueillir le radeau d'un quaker hospitalier, et que tel docteur du positivisme entreprenne de nous démontrer que le radeau n'est pas assez confortable ni disposé au goût moderne ; que plus loin, en marchant encore, *on a chance* de trouver un bateau à vapeur d'une construction beaucoup plus savante et qui *peut-être* consentira à se charger de nous, refuserons-nous l'offre du radeau, au risque de nous noyer, nous et les nôtres, sur la foi d'une promesse

vaine? Et ne sommes-nous pas en droit de répondre au docteur :

> Eh! mon ami, tirons-nous du danger;
> Tu feras après ta harangue.

Le bateau à vapeur n'est pas en vue; il n'a point encore été lancé; peut-être ne le sera-t-il jamais. Le radeau est à notre portée; on le sait solide, et l'on sait aussi qu'il atterrira du côté de la liberté, non du côté de la tyrannie.

Acceptons donc le refuge que nous offre le protestantisme! Entrons-y libres de toute prévention anti-religieuse, et voyons si cette embarcation qui s'offre à nous n'est pas assez large pour contenir, avec la foi des humbles, la raison des sages, assez solide pour empêcher le naufrage de la République et de la société civile!

Qu'est-ce que le protestantisme? Ce mot désigne, comme on sait, l'ensemble des Églises qui se sont séparées de la communion romaine et l'ensemble des croyances communes à ces Églises. La religion des protestants est la « religion chrétienne réfor-

mée » : réformée, c'est-à-dire débarrassée des abus, des inventions, des pratiques scandaleuses qui ont été successivement introduits dans le christianisme, depuis le temps de la primitive Église ; réformée, c'est-à-dire revenant aux sources les plus pures et les plus vives du christianisme, à la seule doctrine de son fondateur Jésus-Christ et aux seuls enseignements des apôtres, à nous transmis par les Écritures.

Ce christianisme, ainsi épuré, ainsi ramené à la vérité de ses origines, repose encore, nous le savons, sur le fondement du miracle, et paraît, pour cela, choquant à bien des esprits qui voudraient que la religion fît ses preuves avec la rigueur d'une démonstration mathématique. Tout est mystérieux dans cette chaîne de la dogmatique chrétienne qui va de la création à la révélation, du péché à la grâce, de l'incarnation à la résurrection, de la mort à la rédemption. Dieu fait l'homme libre et responsable. Maître de ses actions, éclairé par sa conscience, cet « arbre de la science du bien et du mal », l'homme, volontairement, cueille le fruit amer du mal. Il encourt l'éternel châtiment ; mais le Dieu sévère est, en même temps, un Dieu clément : Il donne aux hommes son Fils Jésus-Christ, émana-

tion de sa divinité, en gage de son amour et de sa miséricorde. Ayez foi en Christ, aux promesses de sa grâce, et vous serez sauvés. Ce n'est pas par nos mérites, — en avons-nous? — ni par nos bonnes œuvres, — que valent-elles? — que nous échapperons à la punition du péché que nous portons en nous, mais uniquement par la foi aux mérites, à l'intercession et au sang de Christ, versé pour notre commun rachat. C'était la doctrine de saint Paul; c'est encore aujourd'hui la doctrine de l'orthodoxie protestante.

Cette théologie tirée de la Bible vaut ce qu'elle vaut, et ce n'est point à nous de le décider. Mais elle a au moins cet avantage sur la théologie que le catholicisme prétend lui aussi tirer des Écritures : c'est qu'elle supprime les intermédiaires entre Dieu et l'homme; c'est qu'elle nous met directement en présence de l'Esprit et de sa grâce; c'est qu'elle ne nous fait point mystère du livre où elle a pris elle-même ses inspirations; c'est qu'elle nous met l'Évangile entre les mains et nous invite à y chercher la raison de notre foi.

Mais il y a mieux. Cet Évangile même, on ne nous demande d'en croire que ce que notre entendement peut en porter, et personne n'a qualité pour

prononcer le *Compelle credere*. C'est au moins la conséquence logique que nous sommes autorisés à tirer de la doctrine du libre examen, qui a été l'idée mère et la raison d'être de la Réformation au XVI^e^ siècle. La conscience individuelle est placée en face de la Bible, sans interprètes patentés. Chacun est à soi-même son propre prêtre. — Prenez et lisez ; prenez et comparez ; prenez et croyez ! — Mais si je ne puis croire ? — Lisez et priez. Dieu vous enverra son Esprit. — Mais si son Esprit ne vient pas et si le doute continue d'envahir mon âme ? — Espérez ! Dieu est grand. Nous ne damnons personne. Nous ne disons point : « Hors de notre *credo* pas de salut, » mais avec l'Évangile : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Serons-nous démenti par un seul protestant en disant que c'est là le sommaire, l'abrégé, le *Syllabus* du protestantisme, si différent du *Syllabus* catholique, qui anathématise et qui damne quiconque ne conforme pas strictement sa foi personnelle, nous ne dirons pas aux enseignements de l'Évangile, mais aux déclarations lancées de la chaire d'un successeur prétendu d'un saint Pierre apocryphe, d'un successeur avéré de Paul IV et d'Alexandre VI Borgia ?

Cette liberté d'examen, cette diversité de jugements et de croyances doit forcément amener, dans le sein du protestantisme, des sectes nombreuses. Mais ces « variations » du protestantisme, où les catholiques voient une preuve de faiblesse, sont conformes à l'éternelle loi de la vie. Elles nous apparaissent comme un signe d'affranchissement et de grandeur.

Vous prétendez, catholiques, avoir l'unité de foi : en êtes-vous bien sûrs ? D'où viennent ces anathèmes répétés du pontife romain contre les « catholiques libéraux », s'il n'y a pas, dans votre Église, un schisme déclaré ou du moins la menace d'un schisme ! Mais admettons que toute contradiction, toute réserve cesse parmi vous quand le pape a parlé. Qu'est cette unanimité tant vantée, sinon l'unanimité du tombeau ? « Quand les vieilles religions, dit Edgar Quinet, ont perdu ce qui faisait leur âme, elles n'en subsistent pas moins. On les dirait pétrifiées ; sous cette dernière forme, elles bravent le temps, car la discussion ne peut plus rien sur elles. Sourdes à la dispute, l'esprit n'a plus d'action sur elles, ni pour les relever, ni pour les abattre ; et, dans cette impassibilité où elles sont descendues, les hommes nouveaux peuvent les ré-

futer pendant toute l'éternité, sans gagner quoi que ce soit contre des *sépulcres blanchis* où les paroles ne résonnent plus [1]. »

C'est là que vous en êtes. La foi vive, la foi qui soulève les montagnes et qui suscite les controverses, est depuis longtemps éteinte chez vous. Depuis plus longtemps encore, vous avez, par ennui de penser, par peur de l'enfer ou du purgatoire, signé l'abdication de votre raison. Le catholicisme vous convient surtout parce qu'il vous évite la peine et la responsabilité de vous faire votre foi à vous-mêmes, parce que vos confesseurs, vos directeurs se chargent du soin de vos âmes et, pour quelques pratiques et quelque argent versé, se portent caution de votre salut dans l'autre monde.

Voilà pour l'unité du troupeau. Quant à l'unité des pasteurs, on sait quelle discipline de fer réussit à la maintenir. Là comme au régiment, officiers et soldats, évêques et simples prêtres, doivent se soumettre à la règle de l'obéissance passive. On se plie aux instructions du chef, ou l'on est brisé. Ce n'est pas sans doute que, dans les rangs de cette immense armée ecclésiastique, plus d'une conscience ne soit

1. Edgar Quinet, *la Révolution*, t. II p. 175.

froissée, plus d'une protestation ne soit en germe (certaines ont éclaté, et combien éloquentes !) [1]. Mais c'est le privilége de ces organisations formidables de comprimer, de retenir dans leur engrenage toutes les volontés molles ou douteuses. Les timides se disent que la moindre velléité d'indépendance serait traitée à l'égal d'une apostasie et frappée des peines de l'excommunication. Ils craignent le scandale d'une séparation publique, et leur intérêt est engagé à éviter cette séparation. Les habiles, les ambitieux, sont alléchés par les promesses d'une hiérarchie savante. Parvenus aux degrés élevés de cette hiérarchie, ils trouvent dans l'asservissement de ceux qu'ils commandent, dans les honneurs qu'on leur rend, dans les avantages divers qu'ils tirent de leur enrégimentation, une compensation qu'ils jugent suffisante de l'obéissance qu'il leur faut témoigner à leur tour et de la flexibilité d'échine qu'il leur faut montrer devant leurs supérieurs. Ils acceptent d'avoir le col pelé pour porter le camail et garder les prébendes.

Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor.

1. Voyez notamment le livre intitulé *Prêtre ?..* par René Maral. Genève, 1876.

Ce n'est pas parce que vous êtes d'accord sur vos dogmes que vous êtes dangereux, — au fond, l'adage : *Quot homines, tot sententiæ*, est vrai pour vous comme pour tout le monde, — c'est parce que vous êtes constitués en armée sacerdotale. C'est cette enrégimentation qui crée pour la société civile et laïque les dangers dont nous parlions au début de ce livre. Votre force est là peut-être ; mais de là aussi la société tire son droit de défense contre vous. Votre tendance est d'englober tous les intérêts, toutes les ambitions dans vos cadres ; de substituer à la religion individuelle, à la religion de la conscience, au culte austère du foyer, une théocratie tapageuse, hautaine, belliqueuse, dominatrice. Injures et menaces à qui vous résiste ; mais gloire et profit à qui vous sert ! Vous n'avez point changé depuis le temps des croisades, et c'est avec l'épée et le glaive bien plus qu'avec la parole et la persuasion que vous voudriez conquérir l'humanité. La croix n'est pour vous qu'un prétexte, un moyen de domination. Jésus n'est pour vos ambitions qu'un prête-nom. Vos fanatismes sont moins religieux que politiques. Et c'est pour tout cela que nous vous détestons.

Non, le protestantisme n'a point à envier votre unité ; il a pour lui la sincérité ; il a le respect de la conscience et de la raison ; il a la vie, et cela vaut mieux. Orthodoxes et libéraux, rationalistes et mystiques, peuvent se combattre entre eux avec toutes les armes de l'herméneutique et de l'exégèse ; ces disputes, qui ne laissent après elles ni ruines ni sang versé, stimulent l'intelligence, éclairent la conscience, ravivent le doute ou la foi, mais sont, dans tous les cas, un hommage rendu à l'esprit de franchise et de vérité.

Si d'ailleurs toutes les Églises protestantes, et, dans chacune de ces Églises, si tous les membres ne sont pas d'accord sur ce qu'ils doivent affirmer et croire, nous savons au moins que l'unanimité est faite contre Rome. Personne ne s'est élevé avec plus de vigueur contre la papauté que les docteurs de la Réforme ; personne non plus n'a porté à l'ultramontanisme et au jésuitisme de coups plus mortels.

Et n'est-ce rien qu'en nous restituant dans son intégrité la pure morale de l'Évangile, qu'en revenant aux traditions du véritable christianisme, le protestantisme nous délivre et du joug sacerdotal, et de l'idolâtrie des reliques de la pierre, du bois, des

images, et du régime monastique, et du célibat des prêtres, et de toutes ces inventions lucratives ou niaises, — purgatoire, confession, indulgences, exorcismes, pèlerinages, abstinences et jeûnes, œuvres surérogatoires, — qui ont défiguré, comme autant d'exostoses, le corps de la primitive Église ?

Autant le culte catholique est vain, ostentateur, tout chargé de pompes païennes, autant le culte protestant est simple, sévère et digne. Des prédications, des invocations à l'Éternel, des chants qui sont encore des prières ou des hommages à la Divinité : voilà toute la liturgie de l'Église réformée. Est-il un seul homme, pour peu qu'il ait foi en Dieu et sente le besoin de l'adorer, qui puisse rougir de s'associer à un tel culte, le seul qui convienne à la fois à la majesté du Créateur et à la dignité de la créature intelligente?

---

Par là s'explique ce fait, d'observation constante, que, dans les Églises protestantes, les offices religieux sont, presque également, suivis par les hommes et par les femmes. Entrez au contraire, un dimanche, dans un édifice consacré au culte catho-

lique. Vous trouvez les bancs garnis par des femmes, par des enfants, par quelques vieillards ; d'hommes jeunes ou dans la force de l'âge, fort peu ou point [1]. Le mari s'abstient, par dédain ou par hostilité, des cérémonies où se complaît sa femme, où elle pense trouver le chemin du ciel. Première atteinte, nous l'avons vu, à l'unité, à la force de la famille. Atteinte d'autant plus grave, d'autant plus mortelle, qu'à la place laissée vide par le mari s'assied le prêtre, le confesseur !

Autant il est commun de voir les ménages catholiques désunis dans et par les questions religieuses, autant ce désaccord est rare dans les ménages protestants. Ici, le culte rassemble, rapproche, — culte du temple, culte domestique. Comme dans la famille romaine, le mari, le père est le pontife de son foyer. C'est lui qui fait la lecture de la Bible, qui la commente, qui appelle l'aide de Dieu sur sa maison ; c'est lui qui reçoit l'Esprit-Saint et qui le communique aux siens, à sa femme et à ses enfants. Comme le dit très-bien Michelet, « c'est là la tradition forte. Il y a un peu loin de cela à la tradition scolastique

1. On ne trouverait guère d'exception à cette règle, en France, que dans quelques provinces, comme la Bretagne et le Poitou, où l'instruction ni l'esprit d'examen n'ont encore fait leur trouée.

donnée par l'homme officiel (le prêtre) à un enfant distrait qui ne comprend guère et ne retiendra pas [1]. »

« De tant de choses fortes et puissantes, écrit encore Michelet, parlant de l'œuvre de Luther, de toute cette superbe tempête, de ce grand cœur et de cette grande vie, cent choses sont restées très-fécondes, une surtout, qui fut l'homme même et qui est au-dessus de toute dispute. Là est la victoire de Luther. Cette chose, c'est la *famille*, la vraie et naturelle famille, le triomphe de la moralité et de la reconstruction du foyer. Or, la pierre du foyer, c'est la base de tout. Toute la vie est bâtie dessus. Où le foyer branle, tout branle; où la famille est faible et désunie, l'État n'a pas d'assiette; il la cherche et, comme un malade, se tourne et se retourne dans son lit, sans en être mieux [2]. »

---

Nous avons parlé du régime sacerdotal à propos du catholicisme. Le danger constant de ce régime, chez tous les peuples qui l'ont souffert, a été de

1. Michelet, *la Réforme*, p. 499.
2. Michelet, *la Réforme*, p. 104.

créer une caste à part, s'isolant du reste de la nation pour la commander, par le prestige naturel à des hommes qui se donnent comme les représentants de la Divinité et qui prétendent conduire les foudres de Jupiter et détenir les clefs de l'Empyrée.

La Réforme a complétement rompu avec ce système d'imposture et d'orgueil. Elle n'a pas admis qu'il y eût d'intermédiaires entre l'homme et Dieu ; elle a renversé les trônes ecclésiastiques, repoussé la crosse et la tiare, proclamé l'égalité des hommes devant l'Évangile.

Le pasteur protestant ne tire point de son ministère, comme le prêtre catholique, un caractère sacré. Il ne s'attribue pas le pouvoir d'amener Dieu sur l'autel et de le distribuer aux fidèles sous forme de pain azyme. Il ne définit point ni n'augmente le dogme. Il ne pardonne ni n'enlève les péchés. Prédicateur de l'Évangile, il borne ses ambitions à guider ses frères dans les voies que le Christ a tracées, et sa seule autorité de conseiller, il la tire du choix de ses frères, de la rectitude de sa conduite et de la dignité de sa vie.

L'organisation de l'Église réformée de France, comme de la plupart des Églises protestantes, est

égalitaire et démocratique. Pour empêcher l'établissement de la caste ecclésiastique et de l'esprit sacerdotal, Calvin a institué cette règle que « le ministre du saint Évangile doit être élu avec consentement et approbation du peuple. » Ainsi le principe de la souveraineté du peuple était appliqué en matière ecclésiastique chez les adhérents de la Réforme bien avant qu'il devînt la base de l'ordre politique nouveau, né de la Révolution de 1789. Comment s'étonner, dès lors, des tendances républicaines que les historiens signalent à chaque pas dans les écrits et dans les actes des réformés du XVI^e^ siècle et du XVII^e^? Le célèbre jurisconsulte Dumoulin [1] dénonçait les pasteurs protestants de son temps en disant « qu'ils n'ont d'autre dessein que de réduire la France en un État populaire et d'en faire une République comme celle de Genève, dont ils ont chassé le comte et l'évêque, et qu'ils s'efforcent pareillement d'abolir le droit d'aînesse, voulant égaler les roturiers aux nobles et les puînés aux aînés, comme étant tous enfants d'Adam et égaux par le droit naturel et divin. » Ces pasteurs, précurseurs des idées de la Révolution, étaient dans la logique de leur Église et,

1. Cité par Émile de Laveleye.

n'en déplaise aux mânes de Dumoulin, dans la logique du droit et de la justice. Un petit-fils de ces pasteurs protestants, pasteur lui-même, Rabaut-Saint-Etienne présidera l'Assemblée constituante et mettra le premier son nom au bas de la Déclaration des droits de l'homme.

---

Pendant qu'il faisait leur procès aux ministres protestants, pourquoi Dumoulin ne leur reprochait-il pas leur zèle pour l'instruction de leurs frères? Car ceci encore était contraire à toutes les idées de l'ancien droit, dont Dumoulin était un des plus dignes représentants. Dans un temps où la qualité de noble dispensait de savoir signer, cela devait bouleverser toutes les idées des « honnêtes gens » que ces réformateurs et disciples des réformateurs qui faisaient au commun peuple une obligation d'apprendre à lire. Mais ce qui peut condamner la Réforme aux yeux des réacteurs intéressés au maintien de la « sainte ignorance » est, à nos yeux, ce qui la glorifie le plus. Et c'est par là, c'est pour avoir fondé des écoles, non moins que pour avoir déchiré les vieux oripeaux païens du sanctuaire, que

la Réforme aura, quoi qu'il advienne de son œuvre, éternellement mérité de l'humanité.

« La question de la Réforme, écrit Michelet, était de redresser le peuple, tout entier boiteux et aveugle, de le mettre sur ses jambes et de lui rendre les yeux. Déjà elle avait fait cet effet dans la Suisse, dans la Souabe, dans toute l'Allemagne du Nord. Elle appliqua les biens du clergé surtout à la création des écoles. Les grands hommes, Luther et Zuingli, ne furent pas seulement des théologiens, mais les instituteurs du peuple.

« Qui n'admirerait Luther en le voyant, au moment le plus périlleux de sa vie, le plus tiraillé, le plus occupé, parmi ses disputes, ses lettres, ses prédications, ses leçons de théologie, entre un monde qui s'écroule et un monde qui commence, *enseigner le soir les petits enfants?*

« Et Calvin, si dur et si sombre dans sa création de Genève, qu'a-t-il fait surtout? Une école. Non-seulement la haute école des héros et des martyrs, mais d'abord et principalement l'humble école qui commençait tout, l'école primaire, élémentaire. Sa sollicitude pour l'enfant, jusque dans les moindres choses, est admirable et commande le respect du monde.

« L'école, c'est le premier mot de la Réforme, le plus grand. Elle écrit en tête de sa révolution ce devoir essentiel de l'autorité publique : *Enseignement universel*, écoles de garçons et de filles, écoles libres et gratuites, où tous s'assoiront, riches et pauvres.

« Que veut dire *pays protestants?* Les pays où l'on sait lire, où la religion tout entière repose sur la lecture.

« C'est pour la première fois qu'on parle de l'enseignement des filles, qu'on s'occupe de former celles qui bientôt, comme femmes et mères, auront à former leurs fils. La lecture, l'écriture, l'instruction religieuse, un peu d'histoire, beaucoup de chant. C'est pour la première fois que l'enseignement universel de la musique est institué [1]. »

C'est à ce zèle des réformateurs pour l'enseignement populaire, c'est aux écoles partout fondées, c'est à l'instruction pénétrant par les livres dans les dernières couches du peuple, que les pays du Nord ont dû les progrès si rapides qu'ils ont faits depuis trois siècles dans tous les champs (sciences exactes, sciences naturelles, érudition, critique, histoire, philosophie, littérature) où les peuples du

1. Michelet, *la Réforme*, p. 384.

Midi avaient jusque-là montré une suprématie incontestable. On a dit, après Sadowa, que c'était le maître d'école allemand bien plus que le fusil à aiguille qui avait vaincu. On a pu le répéter après Reischoffen et Sedan. Tiendra-t-on compte de l'avertissement? Aujourd'hui seulement, le gouvernement et les Chambres semblent prendre sérieusement à tâche de multiplier les écoles et de généraliser l'instruction primaire. On sort enfin des mots pour se mettre à l'action, à l'œuvre. C'est peut-être la meilleure garantie pour le succès de cette œuvre que le ministre qui y préside soit un protestant, de cœur droit, d'esprit net et ferme (M. Waddington)[1].

---

Une conséquence se tire logiquement de tout ce qui précède : c'est que le protestantisme est la religion qui peut le mieux convenir à nos sociétés démocratiques.

Montesquieu avait déjà formulé cette remarque en ces termes : « La religion catholique convient mieux à une monarchie; la protestante s'accommode mieux d'une république. »

1. Écrit en mai 1877.

La tendance de la Réforme a toujours été vers la liberté et vers la démocratie. Pourquoi ? C'est qu'elle s'est inspirée du véritable esprit de l'Évangile ; c'est qu'elle a repris et continué les traditions de la primitive Église. Le christianisme a été, au début, la religion des pauvres, des opprimés, des esclaves ; et Voltaire a tort quand il le raille de ces humbles origines. Ce sont ces origines misérables qui font sa gloire. Les grands, les riches, les Pharisiens hypocrites ont leur royaume ici-bas. Il fallait bien qu'on annonçât la bonne nouvelle de l'autre vie, du royaume des cieux, aux malheureux, aux souffrants, aux délaissés. C'était à eux que le divin semeur devait d'abord distribuer le grain de sa doctrine, et c'est parmi eux qu'il devait chercher les ouvriers de sa moisson. Combien le pharisaïsme catholique n'a-t-il pas faussé sur ce point la doctrine évangélique ! Ou plutôt que reste-il, dans ce christianisme imposteur, de la doctrine et des commandements du Christ ?

Quand Jésus enseigne dans la synagogue de Nazareth, il ouvre le livre du prophète Esaïe à l'endroit où il est écrit :

« L'Esprit du Seigneur m'a envoyé pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, pour publier la

liberté des captifs, pour renvoyer libres ceux qui sont dans l'oppression. »

Et ayant refermé le livre, il ajoute :

« Cette parole est accomplie : vous l'entendez [1]. »

C'est donc pour accomplir la parole d'émancipation, c'est pour donner aux hommes la liberté avec le relèvement moral, que Christ est venu.

Ailleurs il dit :

« La vérité vous affranchira... vous serez véritablement libres [2]. »

Et Paul, après le Maître, répète, disant le mot qui sera, pendant la suite des siècles, le cri de tous les martyrs, la protestation de tous les persécutés :

« Pourquoi ma liberté serait-elle condamnée par la conscience d'un autre [3] ? »

L'Évangile a apporté de même la bonne nouvelle de l'égalité. Jésus l'a proclamée d'un tel ton que les sourds volontaires sont les seuls à ne pas l'entendre :

« Ne vous faites point appeler maître, car vous n'avez qu'un maître, qui est le Christ ; et pour vous, vous êtes tous frères. Mais que le plus grand d'entre

1. Luc, IV, 19.
2. Jean, VIII, 32, 36.
3. I Corinthiens, X, 29.

vous soit votre serviteur. Car quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé[1]. »

Et dans un autre endroit :

« Vous savez que les princes des nations les dominent et que les grands leur commandent avec autorité. Mais il n'en doit pas être ainsi parmi vous; au contraire, quiconque voudra être le plus grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur, et quiconque voudra être le premier parmi vous, qu'il soit votre esclave[2] ! »

Enfin l'Evangile enseigne, à chacune de ses pages, la charité, la fraternité, l'amour mutuel :

« Vous êtes tous frères. »

« Ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le-leur aussi de même[3]. »

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même[4].

« Aimez-vous les uns les autres[5]. »

Tout l'amour, tout l'idéal, tout le progrès de l'humanité est dans ces préceptes. Croit-on qu'on puisse se lasser de les répéter et se passer de les entendre ? Ah ! malheur aux Églises qui ont dégradé

1. Mathieu, XXIII, 8, 11, 12.
2. Mathieu, XX, 25-27, et Marc, X, 42-44.
3. Luc, VI, 31.
4. Mathieu, XXII, 39.
5. Ep. de saint Jean, I. 23.

et corrompu l'enseignement du Christ au point d'en faire un instrument de torture à l'usage des tyrannies aristocratiques ou cléricales ! Mais malheur aussi aux peuples, le jour où ils se sépareraient assez du christianisme pour oublier ce divin enseignement, et où ils substitueraient à cette doctrine d'égalité, d'amour, à cette morale de fraternité, le principe de l'égoïsme et de l'intérêt bien entendu.

Si les démocraties peuvent chercher leurs titres dans l'Évangile, c'est aussi à l'Évangile qu'elles doivent demander le secret des mœurs civiques. C'était un adage communément adopté à la fin du dernier siècle que les républiques doivent être fondées sur la vertu. C'était là peut-être une façon polie de ranger le système républicain dans le monde des chimères et des utopies. Si nous avions attendu la venue de l'âge d'or pour nous établir en République, nous nous fussions condamnés éternellement aux chaînes de l'ancien régime. Mais, sans demander aux sociétés humaines, ni aux gouvernements de ces sociétés, une perfection absolue qu'ils ne peuvent atteindre, il est certain que les institutions politiques ne valent jamais que ce que valent les

peuples qui les appliquent ; et les faits sont nombreux qui prouvent que les républiques ne sont fortes, durables et prospères qu'autant que les mœurs publiques sont elles-mêmes fortement trempées par l'éducation et par l'usage de la liberté.

Les États-Unis de l'Amérique se sont trouvés, dès la proclamation de l'indépendance, faite au son de la cloche de Philadelphie, prêts et mûrs pour la République, et, dès ce jour, ils ont trouvé, dans le régime démocratique, leur assiette normale et définitive. C'est que les fondateurs, les héros de l'indépendance (puritains, quakers, presbytériens) avaient été préparés à la pratique des institutions libres par l'enseignement de leurs Églises, enseignement tout de tolérance, d'égalité et d'austérité.

Les peuples catholiques, au contraire, élevés à une école d'intolérance, semblent voués à de perpétuelles secousses, ballottés de la tyrannie à la licence et rejetés de la révolution sans frein à la réaction sans mesure. Voyez les républiques de l'Amérique du Sud. Elles sont, comme l'Espagne dont elles sont disjointes, en perpétuel travail de pronunciamientos, de coups d'État, d'émeutes populaires. D'honnêtes et loyaux esprits, Emilio Castelar, Calderon, Pi y Margall, avaient essayé d'accli-

mater la République chez nos voisins d'outre-Pyrénées. Peine perdue! L'Espagne est revenue à ses dynasties, comme le chien retourne à son vomissement. Où trouver et comment faire des citoyens dans un pays que l'Inquisition a énervé, que l'ignorance, la paresse et la superstition abrutissent, et que dévorent les moines, cette vermine du corps social?

La France, moins entamée, sera-t-elle plus heureuse? gardera-t-elle ses institutions républicaines? se fera-t-elle aux mœurs de la liberté? Nous avons des raisons d'espérer, mais nous avons encore trop de raisons de craindre. Qui eût pu prévoir, au milieu du magnifique élan de la Révolution française, quand tous les cœurs semblaient battre d'une même ardeur républicaine, quand les ruines du vieux monde jonchaient le sol, quand nos armées citoyennes portaient les idées de la Révolution à la fois sur l'Escaut, sur le Rhin, sur le Danube et sur l'Adige, quand tout semblait renouvelé, les lois, l'esprit, les mœurs, quand les décrets prodigieux de la Convention étaient datés d'une ère nouvelle, qui eût pu prévoir les retours si subits des événements? qui eût pu croire que la dictature et la réaction étaient si prochaines?

Un des grands historiens de cette période, de ceux qui ont jugé de l'œil le plus sûr les faits et les hommes de la Révolution, Edgar Quinet explique l'avortement de ce grand effort par l'erreur des révolutionnaires qui n'ont pas su voir que le catholicisme était le grand, le principal ennemi, ni comprendre « qu'une religion peut seule vaincre une religion ». — « Les révolutionnaires, écrit-il à propos de la guerre de Vendée, n'obtinrent un triomphe apparent qu'en renonçant à leurs propres idées pour se plier à celles de leurs adversaires : ce qui semble marquer que *le catholicisme n'aurait pu être vaincu que par une autre forme du christianisme.* La Révolution n'aurait pu entamer l'ancienne religion qu'en lui opposant une autre foi positive [1]. »

Dans ce beau livre de *la Révolution*, Quinet revient plusieurs fois sur cette idée :

« Serait-il donc vrai que ces colosses d'audace (les hommes de la Terreur) ne se crussent pas capables de plier un roseau dans l'ordre moral? Ils jettent le défi au monde, ils foulent aux pieds rois, castes, armées ; mais une routine superstitieuse, les voilà impuissants à l'affronter. Avec un pareil défaut

1. Edgar Quinet, *la Révolution*, t. II, p. 54 et 56.

d'équilibre, comment ne tomberaient-ils pas?... Imaginez ce qui serait arrivé de tous les libérateurs, initiateurs, réformateurs, s'ils eussent pris pour principe le dogme de nos grands révolutionnaires sur la nécessité de ne pas toucher « au culte en vigueur » ! Avouez qu'aucune révolution sérieuse ne se serait accomplie sur la terre... L'idée des Jacobins sur le point fondamental des choses humaines, la religion, est le vide ; tout l'univers en ruine n'aurait pu le combler. Après tant de défis littéraires du bout des lèvres au christianisme, la France est encore aujourd'hui le bras séculier de l'Eglise[1]. »

Voilà, bien indiquées, les causes de tous ces échecs depuis quatre-vingts ans. L'œuvre de la Révolution française est sans cesse menacée, parce que la Réforme religieuse n'est pas faite, parce que trop de liens nous enchaînent au moyen âge et que nous n'avons ni l'audace ni la volonté de briser ces liens. Tant que nous ne serons pas émancipés de Rome, de sa tradition pontificale et césarienne, nous ne serons que campés dans la liberté, et le moindre coup de vent pourra disperser nos tentes... Je vous le dis en toute conviction : Français, répu-

1. Quinet, *la Révolution*, t. II, p. 338. Voir aussi même ouvrage, même tome, les pages 347 à 380 et 583 à 595.

blicains, mes frères, si nous voulons garder notre pays des réactions et notre race de la décadence; si nous voulons fonder autrement que sur le sable un gouvernement de liberté, d'égalité, de fraternité; si nous voulons que nos arrière-neveux nous doivent l'ombrage d'une République honnête, éclairée, pacifique, laborieuse, brisons irrévocablement, nous et nos familles, avec Rome! Demandons à la Réforme religieuse le secret de la réforme morale et de la réforme politique! Là est le devoir pressant; là, si nous savons le voir et le vouloir, sera le salut.

## CHAPITRE IV

Il faut embrasser la Réforme. — Objections : — On ne doit pas quitter la religion de ses pères. — On ne peut se rattacher à une Église dont on ne professe pas tout le *Credo*. — Si le protestantisme nous agrée « parce qu'il est l'erreur » ou parce qu'il est « plus aisé ». — Si le protestantisme, religion de majorité, peut devenir religion de despotisme. — S'il y a péril à troubler la paix confessionnelle dont nous jouissons. — Réponse à ces objections.

Nous prévoyons des objections de plusieurs sortes.

D'abord, l'objection des bonnes femmes, des indifférents, des timorés, de ceux qui n'aiment pas qu'on les dérange de leurs habitudes prises, objection qui se formule ainsi :

On ne doit pas changer la religion dans laquelle on est né, on ne doit pas quitter le culte de ses pères.

En vérité, quel mal y voyez-vous? Pourquoi

n'abandonnerions-nous pas la religion de nos pères, comme nous avons abandonné leur costume, leurs habitudes, leurs préjugés en politique, en éducation, en médecine, etc., etc. ? La religion est-elle, plus qu'autre chose, immuable, irréformable ? Le dernier concile lui-même nous a prouvé que non. Les fillettes catholiques, à qui l'on enseigne aujourd'hui le dogme de l'Immaculée Conception, l'infaillibilité du pape, la dévotion particulière aux Sacrés-Cœurs, la foi aux apparitions de Lourdes et de la Salette, pratiquent un autre catholicisme que ne le faisaient leurs grand' mères. Si c'est un méfait d'abandonner la religion de ses pères, ce méfait, nos pères, tous les premiers, l'ont commis. Pourquoi ne revenons-nous pas, puisqu'aussi bien ils n'auraient pas dû le quitter, au paganisme, à la religion des druides, au culte de Bélénus et de Teutatès ?

S'il faut en tout copier ses pères, pourquoi sommes-nous républicains ? On ne l'était guère il y a trente ans. Il faut accorder que nos grands-pères aussi ont eu tort de faire la Révolution française. Que ne restaient-ils manants ou serfs ? Que ne redevenons-nous ce qu'étaient les paysans du « grand siècle » au témoignage de La Bruyère : « des animaux farouches, mâles et femelles répandus dans les



101930

campagnes, labourant la terre de leurs ongles et ignorant eux-mêmes qu'ils fussent des hommes. »

Grâce à la Révolution, nous sommes devenus des hommes, de ces animaux qu'étaient nos grands-pères. Parlons donc des révolutions politiques ou religieuses avec respect! Et ne nous payons plus de raisons d'enfants!

Les cléricaux nous jetteront à la tête, pensant nous atterrer, le gros mot d'apostasie. Laissons-les dire, et apostasions! Si c'est être apostats que de refaire ce qu'ont fait nos grands-pères quand ils sont passés du paganisme au christianisme, si c'est être apostats que d'abandonner une religion qui s'abandonne elle-même et se ravale au rang des plus dégradants fétichismes[1], ayons le courage et la *fierté* de notre apostasie!

La seconde objection, l'objection des libres penseurs, sera celle-ci :

On ne peut pas embrasser une religion dont on n'accepte pas tous les dogmes, entrer dans une Église dont on ne professe pas tout le *Credo*.

A cela, nous avons deux ou trois choses à répondre.

1. Voir l'*Arsenal de la dévotion*, par Paul Parfait.

Et d'abord, ce que nous demandons aux libres penseurs, dont nous sommes, ce n'est pas de faire acte d'hypocrisie, d'afficher des croyances qu'ils n'ont pas, d'accepter des dogmes auxquels leur entendement se refuse.

Autre chose est d'appartenir de nom à une Église ou de lui appartenir de cœur et de foi. Or, en dépit qu'ils en aient, les libres penseurs appartiennent de nom, presque tous, à l'Église catholique : ils font partie intégrante de ces 33 ou 35 millions de Français qui figurent aux statistiques officielles et qui fournissent aux cléricaux, nos ennemis, leur grand argument de domination. Ils sont rattachés au catholicisme par leur baptême, par leur première communion, par leur mariage ; ils se rattacheront encore à lui, pour la plupart, par leurs funérailles.

Or, c'est par ces attaches, les unes involontaires, les autres plus ou moins imposées par les habitudes, par les convenances sociales, que le cléricalisme nous tient, nous étreint. Le même prêtre qui a administré le « sacrement » de mariage aux parents présidera à l'éducation des enfants. Et comment reprocherions-nous à nos femmes de se confesser au prêtre, de lui remettre la direction morale et religieuse de leur âme et de l'âme de nos enfants,

quand nous-mêmes, dans la force de l'âge et dans le sentiment de notre dignité et de notre responsabilité, nous n'avons pas su franchir ce pas solennel du mariage sans nous agenouiller dans un confessionnal aux pieds d'un homme en soutane, quelquefois Beaujard ou Dangerville, et sans demander dévotement à ce pécheur la remise de nos péchés?

Je ne sais pas si les hommes peuvent se passer de religion; mais ce que je sais bien, c'est que nos femmes de longtemps ne s'en passeront pas, et peut-être est-ce tant mieux pour elles et pour nous. Pour les amener à nous, pour les rapprocher de nous, pour obtenir d'elles qu'elles renoncent à se faire les complices inconscientes, les coadjutrices souvent fanatiques de l'œuvre ultramontaine, ne pouvons-nous faire un pas au-devant d'elles, en les conviant sur le terrain d'une religion tout à la fois plus éclairée et moins belliqueuse? Ah! si les hommes voulaient se faire les initiateurs, les apôtres de leurs femmes; s'ils ne laissaient pas ce soin à d'autres; si, tenant compte des besoins religieux qui sont dans ces âmes tendres et timides, se rendant raison de l'impuissance où ils sont de les rallier à leur froid positivisme, à leur matérialisme brutal,

ils entreprenaient de les ramener, par la douceur, par le raisonnement, par l'exemple, à une religion moins grossière, à un culte sévère qu'ils pussent pratiquer en commun, sans abjurer, l'une sa charité native, l'autre sa glorieuse raison, quel progrès obtenu, quel chemin parcouru, quelle garantie donnée à la paix des ménages, à l'accord des intelligences, au maintien de la morale, au bon ordre de la cité, à la stabilité de la République !

Ce que nous demandons, et nous le demandons aux positivistes comme aux déistes, comme aux chrétiens plus ou moins convaincus, à tous les citoyens amis de leur patrie, c'est de ranger ce qu'ils ont de foi et de fonds religieux sous une enseigne qui ne soit pas, qui ne soit plus celle du catholicisme militant contre la République, contre le progrès, contre la liberté, contre eux-mêmes.

S'ils admettent une autre vie, un monde meilleur, s'ils croient en un Dieu éternel, juste, puissant et bon ; si ce Dieu que leur raison proclame, ils sentent le besoin de l'adorer, de l'invoquer, d'élever vers lui leurs cœurs au delà des horizons bornés de cette terre, pourquoi ne choisiraient-ils pas, pour lui rendre un public hommage, ces temples sévères,

sans idoles, sans images vaines, où une assemblée de sectateurs du Christ chante en chœur les louanges du Très-Haut, entend des prédications élevées, fortifiantes, qui inspirent l'amour du bien et l'éloignement du vice et des passions viles?

Que si ce culte même vous paraît superflu, si l'adoration muette vous suffit, ou si vous croyez pouvoir même vous passer d'adoration, de prières, soit encore! prenez le nom de protestant pour indiquer qu'en effet vous protestez contre le cléricalisme, contre son esprit et contre ses œuvres, que vous rejetez le prêtre, que vous entendez vivre, mourir, diriger votre famille, élever vos enfants en dehors de lui, que votre séparation d'avec lui est complète et qu'il n'est plus rien de commun entre vous et lui, pas même ce nom de catholique qu'on inscrit sur les tables de recensement. En résumé, si vous ne vous faites protestant par conviction, par foi chrétienne, que ce soit par l'inspiration d'une politique éclairée.

Ici, la horde des cléricaux batailleurs nous arrête. Nous avons déjà trouvé cette clameur, à propos de

tentatives pareilles à celle que nous faisons aujourd'hui.

« La religion catholique vous gêne, nous disent-ils, parce qu'elle est la seule véritable. Vous n'êtes rien que des athées politiques. Le protestantisme vous agrée parce qu'il est l'erreur et que l'erreur est toujours plus commode que la vérité. Vous vous trouvez plus à l'aise dans l'Église réformée, parce qu'elle contient là moins grande somme d'idées religieuses. Ce n'est pas tant le catholicisme que vous poursuivez que la religion elle-même... »

Nous nous défendons, pour notre compte, de cette conséquence qu'on voudrait tirer de notre thèse. Nous avons suffisamment dit plus haut combien la religion, le culte, nous paraissent nécessaires. Nous ne concevons pas plus une société sans Dieu que nous ne concevons la justice sans l'idée d'une autre vie, la morale sans le devoir, la vie sans idéal et les lettres sans poésie. Ce n'est donc pas parce que le catholicisme serait la religion vraie qu'il nous gêne et que nous l'attaquons, mais parce qu'il est la dépravation de l'idée religieuse, la corruption du christianisme, parce qu'il engendre l'athéisme et que ses superstitions malsaines mènent tout droit au doute et à l'incrédulité. Ce n'est pas non plus parce

que le protestantisme est plus commode que nous l'embrassons ; — nous voudrions bien qu'on nous montrât d'ailleurs en quoi la doctrine de la grâce est plus commode que celle des œuvres, les préceptes de saint Paul plus aisés que ceux d'Escobar, et la morale de Calvin plus relâchée que celle du P. Le Moine. Non, ce que nous demanderons au protestantisme, ce ne seront pas des accommodements avec le ciel, des facilités pour le vice, des complaisances pour la transgression de la loi de Dieu. Si c'était là ce que nous voulons, nous irions le chercher chez vous. Quelle doctrine plus commode et qui vous fasse reposer sur un plus mol oreiller que celle de la confession, qui lave de toutes les abominations et de tous les crimes l'âme la plus souillée, qui donne à Lacenaire et à Tropmann l'assurance des joies des élus, s'ils ont reçu l'absolution d'un prêtre au moment où le couperet allait trancher leur immonde vie ; tandis qu'elle voue aux peines éternelles un Newton ou un Pascal, s'ils sont morts en état de péché mortel et sans avoir la contrition d'avoir fait gras un vendredi ! Ah ! bien commode, en vérité, votre catholicisme, avec ses indulgences, ses œuvres pies, ses rachats d'âmes du purgatoire, ses sacrifices quotidiens du corps de

Jésus-Christ, ses préservatifs miraculeux, médailles, scapulaires, cordons de saint Joseph [1], et ces grâces et ces pardons dont disposent, par milliers, des représentants de Dieu si accessibles, qu'il suffit de s'agenouiller devant eux, en se recommandant d'une légère offrande, pour être aussitôt lavé de tous ses péchés, fautes et crimes !

Ce n'est donc point la religion sévère que nous combattons, ni la religion aisée que nous cherchons. Nous allons, au contraire, suivant la route de la vérité, prenant pour but le relèvement moral, du faux au vrai et du pire au mieux. Si la vérité est dans la révélation, dans la Bible, comme c'est votre obligation de le soutenir, comment nous feriez-vous un crime de nous rapprocher d'elle, en écartant tous les obstacles interposés par vous et qui nous empêchent de voir sa lumière ? Et si la vérité n'est pas là, si le christianisme réformé ne nous la donne pas, encore moins la trouverions-nous dans vos sentiers ! Vous avez méconnu, faussé, sophistiqué la Bible, sans vous apercevoir qu'en sapant cette base, c'est votre édifice tout entier que vous ébranliez.

Oui, c'est notre conviction profonde : si ces besoins

1. V. l'*Arsenal de la dévotion*, déjà cité.

religieux qui sont flottants dans l'humanité ont un foyer de rayonnement, si Dieu nous a donné son Verbe et si l'homme est en quête de ce Verbe méconnu ou outragé, c'est par vous, cléricaux, qu'il est méconnu, par vous outragé. Plus nous nous écarterons de vous pour nous rapprocher de la Parole, plus nous aurons chance de trouver la voie, la vérité et la vie. Et si enfin le Verbe divin n'est qu'une illusion, si Dieu n'a jamais communiqué avec sa créature, si toutes les religions sont des inventions humaines, encore serions-nous excusables de chercher, parmi ces inventions, puisque l'humanité n'est pas près de vivre sans elle, celle qui peut le mieux favoriser la paix des esprits, l'amélioration de l'être moral, la solidité de notre état politique et social.

---

Venons aux objections des politiques.

« Il est risible, disent quelques amis de la liberté, de supposer que la France puisse changer de religion. Ce serait supposer que la religion est prise au sérieux; et, entre nous, nous avons trop d'esprit pour cela.

« Ne pourrait-on pas nous répondre : — Vous

avez raison de prendre tant de souci du ridicule; cela semble être le fondement de votre profession de foi. Mais si c'est là votre grande affaire, ne craignez-vous pas, à la fin, qu'il y ait quelque ridicule à prendre partout en main la défense de tous les droits et à ne pouvoir en établir aucun parmi vous, à convoiter ardemment la liberté et à embrasser assidûment la servitude? Ne craignez-vous pas que cela aussi puisse prêter à rire au monde [1]?»

---

Nous avons quelquefois entendu dire :

Si le protestantisme se recommande en France de la liberté, de la tolérance, c'est parce que ses adhérents sont une minorité. Qu'ils deviennent la majorité, et le protestantisme se montrera aussi intolérant que l'était le catholicisme; il prétendra s'imposer comme religion d'État; il invoquera le bras séculier, et il menacera les dissidents des mêmes rigueurs qui l'ont frappé lui-même, quand il commettait le crime de déplaire aux puissances.

Cette crainte est tout à fait chimérique et ce dan-

1. Edgar Quinet, *la Révolution*, t. II, p. 589.

ger sans fondement. Le protestantisme cesserait d'être le protestantisme, du jour où il deviendrait persécuteur. Il méconnaîtrait tout ensemble sa foi, sa loi, son principe. N'oublions pas que la Réforme a été faite pour conquérir et la liberté de foi et la liberté d'examen. Qu'une Église protestante veuille supprimer pour ses membres ou limiter cette liberté, cette Église peut se murer, mais ne peut empêcher une Église rivale de se fonder. Les sectes nées ou à naître de ce grand mouvement de la Réforme sont nombreuses et le seront d'autant plus que le mouvement s'étendra. Mais toutes ces sectes, à moins qu'elles n'attentent à la morale publique ou à la loi de l'État (comme les Mormons en Amérique), ont un égal droit au soleil, et pas une ne pense à refuser ce droit à ses voisines. Nulle part on ne voit, dans les pays protestants, d'empêchements mis à la liberté des cultes. On objectera peut-être l'Allemagne, d'où les jésuites ont été chassés, la Suisse, où les ultramontains ont été quelque peu tracassés. Mais on ne peut, de ces faits, tirer argument contre le protestantisme, car les mesures prises l'ont été sous l'inspiration de la politique, non de la religion. Ce n'est point une Église qui s'est attaquée à une autre Église. Ce sont des gouvernements qui ont

invoqué le salut public et se sont défendus avec les armes que leur remettait la loi. Partout ailleurs, en Angleterre, aux Pays-Bas, en Amérique, les ultramontains ont la même liberté de foi, de culte et de propagande que les libres penseurs et les protestants de toute école. Sauf peut-être dans la minorité catholique, la tolérance est partout, dans la loi, dans les mœurs, dans l'air qu'on respire. Concluons que, quelques progrès que fasse chez nous le protestantisme, la variété naturelle de ses sectes le sauvera et nous sauvera de cette dangereuse conséquence : la religion d'État; toujours il restera ce que son principe et ses origines l'obligent d'être : une religion de liberté et d'autonomie individuelle.

Répondons à une dernière objection.

Si vous réussissez, nous dira-t-on, si votre appel est entendu, qu'obtiendrez-vous? De mettre le feu aux poudres, de troubler la paix relative dont jouit notre pays, paix due surtout à l'indifférence de la masse aux questions religieuses. Vous allez donner des aliments nouveaux au fanatisme, rouvrir l'ère des disputes confessionnelles, voire même des guerres de religion.

D'abord cette paix, nous la nions. Il ne suffit pas de fermer les yeux pour écarter un danger dont la vue nous obsède et pour nous dispenser de prendre les résolutions qui pourraient nous sauver. C'est là de l'habileté à la façon de l'autruche. La vérité est que la lutte des partis — moins politique aujourd'hui que religieuse — est arrivée, dans notre pays, à l'état ardent, passionné, où les dernières espérances de conciliation sont tombées, où l'on ne calcule plus que la force des coups à porter à ses adversaires. La guerre — nous l'avons montré au chapitre Ier de cette brochure — est partout engagée entre le cléricalisme batailleur, violent, usurpateur, et les partis de liberté et de démocratie. La guerre est dans les élections, dans les Chambres, dans la presse, dans les villes, dans les villages, guerre à boulets rouges, devant les nécessités de laquelle cesse toute autre affaire. Cette indifférence qu'on dit salutaire n'existe pas. Même ceux qui vivraient volontiers en paix avec le catholicisme et s'accommoderaient de rester sous sa tutelle en sont empêchés par le fanatisme, par la violence de la cour de Rome. L'ultramontanisme triomphant, le catholicisme libéral expirant, comme autrefois le jansénisme, sous les foudres pontificales, l'homme au

cœur pacifique qui chercherait la paix dans le sanctuaire en serait bien vite délogé. Tout bon catholique aujourd'hui — ils le clament assez haut! — doit être un croisé, un chevalier armé du bouclier et de la lance.

L'indifférence, nous le voulons bien, est un état agréable; la tolérance est une belle chose; la liberté de conscience en est une plus belle encore. Mais ne voyez-vous pas que ce droit à l'indifférence vous est contesté, que le flot menace vos retranchements, vos asiles commodes, et que, si vous ne nous aidez à construire la digue pour arrêter ce flot envahisseur, vous serez submergé, vous, votre liberté de conscience et vos principes de tolérance?

Nous n'avons point à reculer devant une déclaration de guerre religieuse. Cette guerre existe, et ce n'est pas nous, libéraux, qui en avons donné le signal. Il ne s'agit pas aujourd'hui de l'éviter; il s'agit de la terminer et de la faire aboutir à la victoire.

Tranquillisons-nous d'ailleurs! Cette guerre n'ira pas jusqu'à soulever les pavés de la rue et les barricades du temps de la Ligue. Nous n'avons plus à craindre les Saint-Barthélemys ni les dragonnades, et les cléricaux n'ont pas davantage à redouter les char-

rettes de la Terreur. Ce n'est pas dans l'ordre politique seulement que l'arme du bulletin de vote a fait tomber toutes les autres. L'opinion est souveraine, et l'opinion n'est plus aux bûchers ni aux massacres.

En religion, comme en politique, l'état de guerre n'est que passager; il aboutira à un régime de paix, mais cette paix ne sera point faite sur le terrain des extrêmes. Le triomphe passager d'un parti violent amène toujours des retours, des réactions au profit du parti diamétralement contraire. La société est ainsi ballottée, allant d'un pôle à l'autre, jusqu'au moment où elle trouve, dans un point intermédiaire, une assiette plus stable et définitive dans la mesure des calculs humains. En politique, nous avons touché barre, après bien des chocs en retour et bien des avaries, à la République démocratique et parlementaire. En religion, nous finirons aussi, espérons-le! par aborder, entre les écueils de l'athéisme et les galets du cléricalisme, à un rivage où la majorité de la nation pourra s'établir et planter sa tente. Cette terre promise, ce rivage propice et sûr, protégé contre les tempêtes et contre les ensablements, ce sera, c'est notre conviction, le christianisme renouvelé, le catholicisme réformé ou, pour l'appeler de son nom, le protestantisme.

## CHAPITRE V

Est-ce folie de supposer que la France puisse changer de religion? — Les peuples vieillis. — Peut-on recommencer l'histoire? — Où sont les apôtres? — Les répugnances de l'Église protestante établie aux moyens humains de l'œuvre d'évangélisation sont-elles légitimes? — Une alliance nécessaire. — Comment diriger l'effort à faire? — Sur quoi et sur qui nous comptons

Arrivés à ce point, et nos conclusions justifiées, on peut nous arrêter encore et nous dire :

Qu'espérez-vous? Changer la religion de la France? C'est folie d'y songer. Nous sommes venus trop tard dans un monde trop vieux, et, pour réformer comme pour fonder, en matière religieuse, il faut une jeunesse d'âme, il faut une foi que nous n'avons plus. C'est pour les peuples vieillis surtout, comme pour les hommes vieillis, que l'habitude est une seconde nature. Or, nous sommes habitués à la tradition catholique; nous vivons depuis des siècles en bonne

ou mauvaise harmonie avec le despotisme de Rome, et, tout en le condammant dans le for de notre conscience, tout en nous sentant périr du mal qu'il nous met au cœur, à peine avons-nous le désir de rien entreprendre contre lui.

« L'esprit romain a si bien épuisé, dépensé, tari en nous les sources de la crédulité, qu'il nous est désormais impossible de croire à autre chose qu'à ce que nous avons cru. Nous obéirons, parce que nous avons obéi. Nous assisterons à telle cérémonie, parce que c'est la coutume. Nous ferons dans l'occasion tel signe, tel geste, parce que d'autres les ont faits avant nous. Nous accepterons la foi ancienne, parce qu'elle est une habitude, une convenance. Mais que le miracle spontané de la parole nouvelle jaillisse de nos poitrines; que notre argile desséchée se réveille et enfante la vie, c'est là ce qu'il est difficile d'imaginer [1]. »

Nous répondrons : Qui sait?

Que l'on se rappelle les déserts d'Egypte, « usés comme nous, flétris comme nous au souffle de leur Isis, et qui n'ont pas laissé de tressaillir jusqu'au fond des Thébaïdes, quand une pensée nouvelle,

1. Edgar Quinet.

une forme nouvelle s'est montrée à l'horizon, chez d'autres peuples. » Le monde romain était-il jeune, quand Paul, au nom du « Dieu inconnu », vint lui apporter la parole de grâce et de paix, et qu'à l'ouïe de cette parole les noires catacombes retentirent d'échos prolongés? Enfin étaient-ce des peuples neufs, ces peuples du XVI^e^ siècle sur qui la lourde meule du moyen âge avait passé, broyant les initiatives, brisant les intelligences, émiettant les idées, et qui cependant, aux premiers appels de la Réforme, se levèrent renouvelés, prêts pour les luttes de la foi?

Nous entendons dire qu'il n'y a qu'un âge dans la vie des peuples pour les renaissances et pour les réformes ; que la Réforme française aurait pu réussir au siècle de la Réforme, mais qu'aujourd'hui il est trop tard, et que l'occasion manquée ne se retrouvera plus. On dit cela, mais le prouve-t-on?

Si c'était une loi de l'histoire qu'on ne recommence pas l'histoire, remarquons que ni la Renaissance ni la Réforme n'auraient eu lieu, car qu'étaient-elles autre chose qu'un recommencement, qu'un retour à des mouvements d'idées disparus, la Réforme reprenant la pensée et l'œuvre du christianisme primitif, la Renaissance s'inspirant du

génie de la Grèce et de Rome, revenant aux sources d'Aréthuse et aux vallons d'Aonie ?

On ne recommence pas l'histoire : cela peut être vrai pour les faits, mais ne l'est pas pour les idées. Les mêmes théories se font jour, les mêmes tentatives se produisent, à des siècles parfois d'intervalle, avec un succès égal ou différent. La République de l'an I ne procédait-elle pas directement de Sparte et de Rome? La Convention n'était-elle pas imbue de la notion antique de la souveraineté de la cité et du *salus populi suprema lex esto*, cette redoutable formule de la législation des XII Tables ? Et Napoléon, de race italienne et gibeline, qu'a-t-il fait autre chose que de reprendre le rêve carlovingien et gibelin du saint empire romain germanique, une vieille conception qu'on croyait morte et enterrée avec le moyen âge ?

Mais qu'on puisse ou non recommencer l'histoire, refaire l'œuvre d'une époque, rien n'empêche de reprendre cette œuvre au point où elle a été interrompue et de la continuer. Et quand, comme il est arrivé dans ce XVII^e^ siècle, qui a été de son commencement à sa fin le « grand siècle » de la réaction, un grand mouvement de rénovation religieuse et morale est arrêté, comprimé, brisé par les

persécutions hypocrites ou sanglantes (abjurations politiques, révocation de l'Edit de Nantes, dragonnades), ce n'est pas à ces persécutions que reste le dernier mot. La Révolution rend à la Monarchie le soufflet violent dont celle-ci a pensé tuer la Réforme. Mais la Révolution française, nous l'avons vu, dans l'ordre religieux, n'a rien su fonder ; et, comme le dernier mot ne sera pas non plus au néant, il faut bien en revenir à ce mouvement de rénovation trop longtemps empêché ; il faut reprendre la Réforme où le XVI^e^ siècle l'avait laissée ; il faut la reprendre et l'achever. Nous avons perdu deux siècles au regard des pays du Nord. Et nous devrions renoncer à l'espoir de reconquérir jamais notre avance compromise, si, pendant que nos voisins sont irrévocablement sortis des ornières du moyen âge, nous continuions d'y rester embourbés jusqu'aux essieux.

Cela est aujourd'hui ressenti, compris par plus d'un. L'instinct du pays l'avertit sûrement, et le patriotisme des citoyens, retrempé par la douleur de nos profondes blessures, est heureusement en éveil. La nation, rentrant en elle-même, s'enquiert des causes profondes, surtout morales, de sa diminution et de ses échecs. Elle les connaît, en souffre et volontiers les écarterait. Elle sait le nom de son

corsaire : le cléricalisme; elle voit l'écueil : le matérialisme ; elle entrevoit le phare : la Réforme. Voilà pourquoi notre entreprise n'est pas si insensée qu'elle le paraît. Et voici pourquoi notre appel sera entendu, au moins partiellement : c'est qu'il fait écho lui-même à d'autres appels. Il y a des voix dans l'air; il y a des signes à l'horizon (nous le montrerons tout à l'heure). On sent confusément que la crise religieuse est chez nous à l'état aigu, que le dénouement ne saurait tarder, que les temps sont proches. Plus d'un en a le sentiment et referait la prophétie de Virgile : *Rerum novus nascitur ordo.*

On insiste : Où sont les apôtres? Le protestantisme vous en donnera-t-il? Une persécution de deux siècles a brisé son ressort, éteint son esprit de prosélytisme. Satisfait de la tolérance relative dont il jouit, sous la tutelle de l'État, il se contente de vivre, sans aspirer à conquérir. Heureux d'avoir la paix, distrait par ses querelles intestines, ne repoussera-t-il pas tout le premier ceux qui lui parleront de courir de nouveaux hasards, de risquer de nouvelles persécutions?

S'il en était ainsi, nous n'aurions plus qu'à nous incliner dans le sentiment de notre impuissance et à souhaiter qu'une religion toute neuve, sortant de profondeurs inconnues, vînt occuper la place du christianisme, qui s'abandonne. Mais le protestantisme, heureusement, n'a pas souscrit à cette abdication. Le feu du prosélytisme n'est point éteint chez lui : il couve sous la cendre, et un souffle suffirait pour le ranimer. Nous n'en voulons pour preuve que les sociétés de toute sorte, d'écoles, de bienfaisance, de missions étrangères, de *tracts*, de Bibles, d'œuvres diverses, qui sont écloses spontanément dans son sein. De grands sacrifices sont faits, de grandes sommes d'argent dépensées, sur les libres dons des fidèles, pour soutenir toutes ces œuvres. La propagande est de toutes les heures; mais cette propagande est mal conduite et, le plus souvent, se dépense en pure perte. Les modernes semeurs de la parole jettent le grain au hasard, et presque tout tombe sur les cailloux, et les oiseaux du ciel — la légèreté, l'indifférence, la crainte du qu'en-dira-t-on — viennent et le mangent. Le tort des semeurs est de n'avoir pas été d'abord des défricheurs, de n'avoir pas labouré le champ pour en ôter les pierres et les ronces. Tous les propa-

gandistes protestants pèchent par ce point : ils s'inquiètent de convaincre les individus, non les foules, d'éveiller les consciences, non de remuer les masses. Or les individus ne sont forts et déterminés que quand ils se sentent légion. Le soldat le plus brave d'une armée n'ira au feu avec tout son courage que s'il sait le régiment derrière lui. Laissez-le seul, il lâchera pied, tournera le dos. En France surtout, cette peur de l'isolement, ce souci de l'opinion commune, cette crainte de la singularité, du ridicule, est le grand obstacle de tout progrès, la pierre d'achoppement de toute réforme.

Ç'a du reste été, depuis Calvin, l'erreur (glorieuse) du protestantisme français de tenir trop peu compte des moyens humains, des moyens de la politique. Si les guerres de religion n'ont pas abouti au triomphe des protestants, c'est peut-être, comme le remarque Michelet, parce que ceux-ci ont trop longtemps hésité à défendre leur foi par les armes. S'ils s'y étaient décidés plus tôt, s'ils avaient tout d'abord répondu à la force par la résistance, s'ils n'avaient pas laissé massacrer leurs martyrs en continuant de prêcher l'obéissance aux pouvoirs établis, s'ils avaient eu moins de scrupules à demander l'appui de l'étranger, quand le parti

catholique avait déjà appelé en France les Espagnols, s'ils n'avaient pas tendu le cou, trop candidement, aux égorgeurs de la Saint-Barthélemy, ils devenaient les maîtres de la situation, et la face de l'histoire de France se trouvait changée.

Il est très-glorieux, sans doute, d'avoir des martyrs. Il ne l'est pas moins d'empêcher qu'on ne martyrise. Et c'est à quoi peuvent servir les moyens de la politique. Combien le martyrologe de la primitive Église eût pu s'allonger, et pendant des siècles encore, si Constantin, dans l'empire romain, si Clovis, chez les Francs barbares, n'eussent fait leur conversion, plus politique probablement que religieuse! C'était aussi une conversion politique que celle de Henri IV. Les protestants nieront-ils tout le dommage qu'elle leur a causé, les catholiques tout le profit qu'ils en ont tiré?

---

Nous appuyons sur ce point, parce que nous prévoyons et craignons, dans une partie de l'Église protestante établie, des répugnances à encourager le mouvement que nous recommandons. Sans doute, pour les éloquents prédicateurs, pour les fervents

adeptes de ce qu'on a appelé le Réveil, pour ceux qui savourent le plaisir d'être une Église de minorité, une Église de fidèles, un mouvement politique qui rattacherait au protestantisme de nouveaux adhérents peut être plus redouté que souhaité. Ce grand courant politique ne mêlera-t-il pas des éléments impurs à l'eau vive où se désaltérait leur foi? Qu'adviendra-t-il du clair ruisseau qui sourd au pied de la sainte montagne, si le torrent, charriant pêle-mêle ondes, cailloux et limon, se fait un lit dans son lit? Ne seront-ils pas eux-mêmes débordés par ces nouveaux frères, qui ne possèdent pas, au même degré qu'eux, la claire perception des vérités de l'Évangile? L'Église des élus ne sera-t-elle pas noyée dans l'Église de multitude, et n'y aurait-il pas danger pour l'orthodoxie protestante à cette invasion de nouveaux venus,

Dé fils que dans son sein elle n'a pas portés?

A ceux d'entre les protestants qui nous opposeraient ces scrupules, voici ce que nous répondrions:

Vous pensez avoir la foi vraie, la foi qui sauve et qui, puisée aux sources où vous l'avez cherchée

vous-mêmes, conduit les âmes au pied du trône de l'Éternel. L'Évangile est, à vos yeux, la voie de la vérité et de la vie. Or, la France presque entière vit aujourd'hui séparée de l'enseignement évangélique : les uns par la taie épaisse que le fanatisme et la superstition mettent sur leurs yeux, les autres par les préventions anti-chrétiennes que fait naître dans leurs esprits le spectacle de ce catholicisme intolérant, belliqueux, entreprenant contre les libertés civiles, si peu fidèle à la doctrine de Christ, votre guide et votre médiateur. — Le catholicisme se mure soigneusement de votre côté ; il interdit à ses ouailles le commerce de vos pasteurs comme lépreux, vos temples, vos prédications, vos bibles même. D'autre part, le libéralisme, trop occupé de sa lutte contre les envahissements de l'esprit clérical, ne prête à vos appels qu'une oreille distraite ou même malveillante. Nous disons : Tombent les barrières qui nous séparent ! Nous sommes libres penseurs, c'est vrai ; mais vous-mêmes, ne vous réclamez-vous pas de la libre pensée, du libre examen ? Quant à l'Évangile dont une Église détestée nous avait éloignés, restituez-le-nous dans son intégrité, dans sa pureté. Qui sait si dans le nombre de vos alliés nouveaux, de vos adhérents politiques,

beaucoup ne vous suivront pas dans la « voie étroite » ?

Ce que nous vous offrons, c'est un champ et c'est un mode d'évangélisation. Nous allons à vous, sur vôtre réputation de libéralisme, de tolérance, et nous vous rappelons la parole du Maître : « Frappez, et l'on vous ouvrira. » Si nous frappons à votre porte et que vous nous demandiez, avant d'ouvrir, patte blanche, c'est-à-dire une profession de foi en tous points conforme à la vôtre, à qui croire ? Est-ce le moyen, en vérité, nous ne disons pas d'étendre les conquêtes de votre Église, — nous savons que c'est pour vous souci secondaire, — mais de ramener des âmes à Christ ?

Les Églises de multitude ne sont-elles pas le foyer constant où se renouvelle la flamme des Églises de fidèles ? Plus les premières seront nombreuses, plus les secondes auront de chances de l'être. Enfin, s'il y a peu d'élus pour beaucoup d'appelés, direz-vous que ce soit le moyen d'augmenter le nombre des élus que de borner le nombre des appelés ? Ce n'est point ainsi que Jésus entendait l'accès du « royaume des cieux ». — « Allez, dit le maître à ses serviteurs, allez dans les carrefours des chemins, et invitez aux noces tous ceux que vous

trouverez, tant mauvais que bons, en sorte que la salle de noces soit remplie [1]. » Oui, c'est par les carrefours qu'il faut aller. Il faut convier les multitudes et tenir bien grandes ouvertes les portes des temples. Une Église vraiment chrétienne ne saurait être une chapelle étroite ni fermée.

---

L'alliance du protestantisme et de la démocratie est, nous croyons l'avoir démontré, une des nécessités de ce temps troublé, incertain, où nous vivons. Mais cette alliance n'est possible qu'au prix de quelques concessions mutuelles. Que ces concessions soient rendues faciles par la considération des périls que courent d'une part la liberté, la société civile, l'indépendance nationale, de l'autre les mœurs, la famille, la religion ! Donnons-nous la main pour défendre en commun ce patrimoine glorieux et nécessaire ! Sachons faire au besoin de l'union le sacrifice de quelques préventions réciproques ! Ni les uns ni les autres nous n'en serons diminués : au contraire.

1. Mathieu, XXII, 9-10.

Nous croyons, pour notre part, qu'il serait facile d'amener et la démocratie et le protestantisme, sous la menace de tant de communs dangers, au sentiment, à la résolution d'une entente. Nous avons parlé plus haut de symptômes, de signes qui sont dans l'air. Ces signes sont parfaitements réels et visibles de toutes parts.

A l'heure même où nous préparions cette brochure, où nous en rassemblions les matériaux, d'autres voix, plus connues et plus autorisées que la nôtre, s'élevaient et, au milieu des bruits divers et confus de la presse, appelaient et retenaient l'attention sur le sujet qui nous occupe. Un des écrivains les plus en vue et les plus en crédit de la presse démocratique, M. Francisque Sarcey, notre excellent confrère, conseillait dans le *XIX^e^ Siècle*, aux « rationalistes, aux indifférents, aux sceptiques, aux chrétiens qui ne sont que chrétiens, de se ranger tous sous la bannière officielle du protestantisme [1], » et il revenait sur le même conseil dans deux ou trois articles qui firent le tour des journaux et soulevèrent aussitôt, dans la presse cléricale, de vives clameurs de haro. Au même temps, M. le

1. *XIX^e^ Siècle*, n° du 24 décembre 1876.

comte Goblet d'Alvielle publiait, dans la *Revue de Belgique*, un article fort remarqué ayant pour titre : *Comment on élève autel contre autel*, avec ce sous-titre : *des Moyens pratiques pour propager la Réforme en Belgique.* On se rappelle aussi le bruit que firent les lettres de M. Paul Bouchard, conseiller général de la Côte-d'Or, abjurant hautement le catholicisme pour le protestantisme et rendant publics les motifs fort honorables et fort patriotiques de cette conversion.

Dans *l'Église libre* (n° du 4 mai 1877), on lisait la nouvelle suivante :

« M. Turquet, député républicain de l'Aisne, vient d'entrer dans l'Eglise protestante avec sa famille. Son exemple sera imité, nous écrit-on, par tout un village. »

Dans le même numéro du même journal, on lisait encore ceci :

« Une œuvre d'évangélisation qui s'étend et donne les meilleures espérances a été provoquée à Montmorin par une maladresse épiscopale à propos de cimetière. A Pâques, le culte protestant a réuni une assemblée de quatre cents personnes. Deux cents environ n'avaient pu entrer. »

A peu près à la même date, le *XIX^e^ Siècle* racon-

tait à ses lecteurs comment « les habitants d'une petite commune de l'Ain (Saint-Maurice-de-Gourdans), las des exigences de leur curé, avaient mandé chez eux un pasteur de la religion réformée, s'étaient entendus pour lui composer un auditoire et, après avoir écouté deux ou trois fois sa parole, s'étaient convertis tous ensemble. Ils constituent à cette heure un nouveau groupe protestant. »

Ce sont là, dira-t-on, des faits isolés. Nous l'accordons, quoiqu'on pût multiplier ces exemples et signaler, en plus d'un lieu, des faits de conversion semblables à ceux que nous venons de rappeler. Quel qu'en soit le nombre, ces faits peuvent être considérés comme un symptôme de l'état général des esprits, et l'on aurait tort de les négliger.

En Belgique, où la situation politique est plus nette que chez nous, où le champ de bataille des partis est plus étroitement circonscrit, où la lutte est directement engagée entre les partisans et les adversaires du catholicisme ultramontain, nous pouvons constater plus que des tendances ; il y a déjà des faits acquis. La brochure du comte Goblet d'Alvielle

y a été précédée par un autre écrit d'un des hommes considérables du parti libéral en Belgique, M. Émile de Laveleye. M. Émile de Laveleye, à qui nous avons emprunté plusieurs de nos citations, s'est attaché particulièrement, dans sa brochure, à faire ressortir la supériorité des nations protestantes sur les nations catholiques dans tous les domaines de la civilisation. Il s'est arrêté, au moment de conclure à la nécessité d'une abjuration générale des peuples catholiques ; mais cette conclusion ressort de son livre, comme un fruit mûr se détache de l'arbre qui l'a porté. A l'époque où M. de Laveleye publiait sa remarquable étude, les journaux annonçaient que M. Frère-Orban, le chef du parti libéral en Belgique, et plusieurs hommes de marque, entre autres M. Rossius, avaient embrassé le protestantisme et étaient devenus membres de l'Eglise réformée. Ce mouvement a gagné de proche en proche, et de toutes parts, dans ce pays, où la Réforme avait été violemment étouffée au XVI^e^ siècle par les férocités du duc d'Albe, où les protestants n'avaient, il y a quelques années encore, aucune chaire, les assemblées se forment, les temples s'élèvent, et les pasteurs manquent déjà aux appels de ces réformés de bonne volonté.

En France non moins qu'en Belgique, le terrain est merveilleusement préparé, grâce aux fautes accumulées dans ces derniers temps par le cléricalisme, grâce à la haine qu'inspirent à la masse des Français son esprit d'intolérance et ses appétits de domination politique.

J'ai visité plus d'un département. J'ai conversé avec des hommes de toutes les conditions et de toutes les opinions. Je puis affirmer que, dans la plupart des provinces, les esprits libéraux, bourgeois, ouvriers, paysans, ne répugneraient aucunement à se rattacher au protestantisme. Combien en ai-je entendu, dans la conversation courante, me dire leurs sympathies pour le protestantisme et leurs dispositions à embrasser une religion qu'ils considèrent, d'ensemble et sur ce qu'ils en savent, comme bien supérieure au catholicisme, dans lequel ils ont été élevés! Ce qui empêche le grand nombre de manifester ses préférences autrement que par ces déclarations platoniques, c'est la crainte de se singulariser, de faire un éclat, de se dévouer aux fureurs cléricales. Et c'est ainsi que les adhésions individuelles au protestantisme sont plus rares peut-être et moins faciles que les conversions par groupes dont nous parlions tout à l'heure.

Ce qu'il faut donc, c'est appeler tout le monde à la « bonne nouvelle » ; c'est encourager les tendances particulières en les groupant et en les renforçant les unes par les autres ; c'est provoquer l'entente entre les communautés, faire un vaste chaînon de toutes les bonnes volontés isolées ; c'est prêcher sur les places publiques ; c'est employer le moyen des livres, des journaux, des conférences, des réunions publiques ; c'est « aller dans les carrefours » ; c'est faire de la bonne démocratie religieuse ; c'est, en un mot, provoquer un mouvement général et simultané de conversions, d'adhésions.

On sait quelle est la force du « mot d'ordre » dans les partis. Nous voyons tous les jours, dans la politique, les effets de cette entente d'opinion qui fait, à un moment donné, d'un bout à l'autre de la France, courir la même pensée dans tous les esprits. Presque jamais il n'y a eu de mot d'ordre au sens propre du mot. Il y a courant d'opinion, et, pour ouvrir les écluses à ce courant, il suffit souvent d'un signal parti on ne sait d'où, donné par on ne sait qui.

Pourquoi pareil phénomène ne se produirait-il pas dans la question qui nous occupe ? Qui sait si nous ne touchons pas au moment psychologique ? Si l'idée des « conversions politiques » était admise et par les protestants et par les républicains, également intéressés à la fusion, si un élan vigoureux était donné par la presse, l'idée gagnerait de proche en proche comme une traînée de poudre qu'une étincelle suffit à enflammer. Combien a-t-il fallu d'années pour faire de la France monarchique une France républicaine ? Avec une campagne bien conduite, il faudrait à peine plus de temps pour faire de la France, catholique de nom, mais anti-cléricale de fait, une France protestante.

Napoléon a prétendu qu'en 1802 il était libre de choisir entre le catholicisme et la religion réformée : « On croirait difficilement les résistances que j'eus à vaincre pour ramener le catholicisme. On m'eût suivi bien plus volontiers si j'eusse arboré la bannière protestante. Il est sûr que, sur les ruines où je me trouvais placé, je pouvais choisir entre le catholicisme et le protestantisme ; et il est vrai de dire encore que les dispositions du moment poussaient toutes à celui-ci. » (*Mémorial de Sainte-Hélène*, t. V, p. 289.)

Ce choix que Napoléon s'est dit capable d'imposer à la France entière, un peuple républicain et libre, n'obéissant qu'à ses propres inspirations, peut plus sûrement s'y décider. Il y a quelque chose de plus fort que les Césars, même triomphants : c'est l'idée. Ce que le despote s'est vanté de faire, pourquoi l'opinion, servie par la presse et par la parole, ne le ferait-elle pas ?

Tout ce qu'on demanderait au gouvernement, ce serait sa neutralité ; peut-être avons-nous désormais quelque droit d'y compter ! Nous entrons dans une ère où l'on peut attendre du pouvoir la tolérance et l'impartialité. Si la législation met encore des entraves au droit de réunion, de propagande, nous avons lieu d'espérer du moins que cette législation ne sera pas appliquée d'une façon draconienne, et que le libéralisme du gouvernement corrigera la rudesse de la loi. En tout cas, et c'est un grand point, les réunions nombreuses sont possibles, même sous la loi actuelle, avec quelques précautions faciles à prendre. Avec cette liberté relative dont nous jouissons, avec cette tolérance du pouvoir, que n'eussent pas fait les apôtres de la Réforme, au XVI^e^ siècle ?

Je propose la formation d'une société d'hommes de bonne volonté, protestants par foi et protestants par raison, qui se feraient les hérauts de l'appel aux consciences, qui prépareraient, au nom du patriotisme, les voies à l'œuvre d'évangélisation, qui feraient un corps de toutes ces adhésions en germe, de toutes ces sympathies en quelque sorte flottantes dans l'atmosphère de la France intelligente et libérale. Là, tous les efforts dispersés trouveraient un centre et une direction ; de là partiraient les missionnaires de l'Idée, précédant les missionnaires de la Parole. Il y aurait sans doute quelques hésitations, quelques tâtonnements, au début ; mais les premiers succès obtenus faciliteraient et assureraient les succès suivants.

Il s'agirait, insistons-y, de s'adresser moins aux individus qu'aux groupes, de faire naître la bonne contagion de l'exemple, d'accepter toutes les alliances loyales et sincères, d'ouvrir ses portes à quiconque y frapperait en ami, de solliciter même les indifférents, les passants, et de s'en rapporter au temps du soin de séparer, dans la confusion inévitable de ces premières adhésions, l'alliage vil du pur métal.

Je voudrais qu'on organisât, dans les villes et

dans les campagnes les plus éclairées, des réunions, des conférences où quelqu'un, jouissant près de ses concitoyens de la réputation et de l'autorité d'un homme sûr et de bon conseil, exposerait, comme j'ai essayé de le faire dans ces pages, la question religieuse, indiquerait la solution que nous recommandons, en développerait les motifs, répondrait aux objections qui seraient faites, et, en finissant, inviterait l'assemblée à d'autres réunions, où l'on pourrait aussi convier les mères de famille et où serait prise, après de nouvelles délibérations, la résolution définitive de rompre irrévocablement avec Rome et de se rattacher d'un commun accord à la religion chrétienne réformée.

Qu'un premier groupe d'adhérents se forme de cette façon, et qu'on le publie. Cela provoque, au début, quelque étonnement, dans le voisinage. La curiosité étant piquée, on s'enquiert. On glisse aux assemblées protestantes un pied, puis deux. On écoute, et comme on n'entend que des paroles honnêtes, fortifiantes, les préventions tombent. On fait, rentrant chez soi, la comparaison des deux enseignements, des deux cultes; on se prononce entre eux, et comme on ne craint pas de se singulariser, comme on se sent fort des exemples déjà

donnés, comme on n'a plus peur des anathèmes d'une impuissante Église, on court joindre son adhésion à celle de ses frères. Et ce mouvement, une fois commencé, ne s'arrête plus.

Nous comptons sur tous ces moyens. Mais voici surtout sur quoi nous comptons : sur le patriotisme de nos concitoyens, qui ne voudront pas souscrire à l'arrêt de décadence lancé contre nous par les philosophes nébuleux de l'autre côté du Rhin, qui sauront voir le péril social où il est, dans les étreintes léthifères du cléricalisme, et qui reconnaîtront que le moyen que nous indiquons est le plus sûr qu'ils aient de s'y soustraire, eux et leurs familles. C'est à l'instinct sûr, éclairé de ce patriotisme, c'est aux suggestions spontanées de la conscience nationale, que nous demanderons de faire jaillir la flamme sacrée qui doit électriser les foules et guider les nations vers le port du salut.

On nous dit de désespérer, que le temps des réformes religieuses est passé, et qu'il n'est plus de moyen terme entre la superstition aveugle et le matérialisme étouffant. Nous ne désespérons pas,

parce que nous avons foi dans la France, dans sa vitalité, dans ses destinées, dans le sens moral de son peuple.

Nous comptons sur la France, mais nous comptons aussi sur Dieu, sur ce Dieu puissant et éternel, juge impartial des actions humaines, témoin irrécusable des grandeurs et des décadences des empires, sur ce Dieu infiniment grand et bon, qui, si haut que nous le placions au-dessus des aspects contingents des choses où notre jugement est borné, doit avoir sur notre chétive humanité des vues particulières, et qui, montrant le bien, sans gêner la liberté de choisir le mal, peut mettre au génie des peuples comme au cœur des individus ces salutaires inspirations qui les arrêtent sur les pentes fatales et les sauvent de l'abîme béant.

Qu'il veuille mettre au cœur de nos frères, avec la connaissance de notre mal, le sentiment du remède ! Qu'il nous souffle les généreux *sursum corda* et, avec la volonté de l'effort, la foi dans le succès ! Que nous donnions, sous ses auspices, l'exemple qu'a donné l'Amérique, au lendemain de la guerre

de sécession, d'un grand peuple qui se relève! Demandons au véritable christianisme le secret, moins matériel que moral, de ces soudains relèvements. Dévouons-nous d'un cœur unanime à l'œuvre de délivrance. Luttons, toutes armes tirées, pour arracher notre patrie au joug détesté du cléricalisme. Un jour, sur le fronton de nos vieilles basiliques, purgées des idoles et rendues au culte du Très-Haut, nos petits-fils mettront cette sentence que Rabelais avait inscrite sur le portique de son temple de la volonté : « Entrez ; qu'on fonde ici la foi profonde ! »

FIN

# TABLE DES MATIERES

PRÉFACE.....

CHAPITRE PREMIER

Trois questions. — La question religieuse. — Libéralisme, cléricalisme. — Un réquisitoire nécessaire. — Le péril clérical. — Il menace la société, la famille, la patrie ..... 7

CHAPITRE DEUXIÈME

De l'utilité d'une réforme religieuse. — Pourquoi la dévotion est de mode aujourd'hui. — Contre l'athéisme. — Le « consentement universel des peuples ». — Une citation de Voltaire. — L'homme ne vit pas seulement de pain. — Peut-on se contenter d'une « bonne et saine philosophie »? — Impuissance de la libre pensée. — Honnêtes illusions de la franc-maçonnerie. — Faut-il rester dans le christianisme? 36

CHAPITRE TROISIÈME

Les fruits du protestantisme. — Nations catholiques et nations protestantes. — Ce qu'est le protestantisme. — Si ses « variations » sont une preuve de faiblesse. — L'œuvre de la Réforme dans le culte, dans la famille, dans l'école, dans le sacerdoce. — L'Évangile et la démocratie. — Pourquoi la Révolution française n'a pas abouti..... 67

## CHAPITRE QUATRIÈME

Il faut embrasser la Réforme. — Objections : — On ne doit pas quitter la religion de ses pères. — On ne peut se rattacher à une Église dont on ne professe pas tout le *Credo*. — Si le protestantisme nous agrée « parce qu'il est l'erreur » ou parce qu'il est « plus aisé ». — Si le protestantisme, religion de majorité, peut devenir religion de despotisme. — S'il y a péril à troubler la paix confessionnelle dont nous jouissons. — Réponse à ces objections..... 100

## CHAPITRE CINQUIÈME

Est-ce folie de supposer que la France puisse changer de religion ? — Les peuples vieillis. — Peut-on recommencer l'histoire ? — Où sont les apôtres ? — Les répugnances de l'Église protestante établie aux moyens humains de l'œuvre d'évangélisation sont-elles légitimes ? — Une alliance nécessaire. — Comment diriger l'effort à faire ? — Sur quoi et sur qui nous comptons..... 117

COULOMMIERS. — Typographie PAUL BRODARD.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018